



HAL
open science

Introduction. Le Moyen Âge des sciences sociales: médiévalisme, médiévisme et modernités

Etienne Anheim, Catherine König-Pralong

► To cite this version:

Etienne Anheim, Catherine König-Pralong. Introduction. Le Moyen Âge des sciences sociales: médiévalisme, médiévisme et modernités. *Revue d'histoire des sciences humaines*, 2023, 43, pp.7-48. hal-04306763

HAL Id: hal-04306763

<https://hal.science/hal-04306763v1>

Submitted on 29 Nov 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Introduction. Le Moyen Âge des sciences sociales : médiévalisme, médiévisme et modernités

Étienne Anheim

EHESS, Centre de recherches historiques

Catherine König-Pralong

EHESS, Centre Alexandre-Koyré

Au tournant du ^{xviii}e et du ^{xix}e siècle, le « Moyen Âge », envisagé à la fois comme concept historiographique et comme période, est devenu une référence centrale du rapport des sociétés européennes à leur histoire*. En effet, si les premiers usages du terme remontent de manière révélatrice au ^{xv}e siècle¹, manifestant dans des cercles spécifiques, principalement les humanistes italiens, la conscience d'un changement d'époque et l'avènement d'une « Renaissance »², « Moyen Âge » n'a longtemps été qu'une désignation possible, en concurrence avec « gothique » ou « féodal » par exemple, d'un passé encore très indéterminé, tant dans son analyse historique ou juridique que dans ses représentations culturelles. À partir du milieu du ^{xviii}e siècle, l'idée d'une période cohérente de près d'un millénaire acquiert cependant une force inédite. Cette période commence à faire l'objet d'un savoir spécifique – comme le montrent les *Antiquitates Italicae medii aevi* de Ludovico Antonio Muratori, qui meurt en 1750³ –, mais aussi d'un imaginaire particulier – *Le Château d'Otrante* d'Horace Walpole, en 1764, en témoigne. Cette évolution se déroule au moment où Reinhart Koselleck voit débiter ce qu'il appelle le phénomène de « temporalisation » (*Verzeitlichung*) qui dure jusqu'au milieu du ^{xix}e siècle. Alexandre Escudier a montré que ce terme renvoyait

* Nos remerciements vont à Pierre Chastang, Wolf Feuerhahn, Marie Fontaine-Gastan, Dominique Iogna-Prat, Matti Leprière, Antoine Lilti, Olivier Orain et Valérie Theis, pour leurs lectures et leurs suggestions.

1 La première occurrence du mot « Moyen Âge » a été datée du 28 février 1469 (avec toute l'incertitude que comporte toujours une première datation). Dans la lettre dédicatoire au pape Paul II qui accompagne l'édition des œuvres d'Apulée par Giovanni Andrea Bussi, l'évêque humaniste introduit l'expression « *media tempestas* » pour désigner un âge médian, entre les temps anciens et le temps présent. Il loue ainsi Nicolas de Cues, dont la prodigieuse mémoire a retenu des histoires des trois âges. Voir Ricklin, 2004.

2 Ferguson, 1950 [1948].

3 Moos, 1996.

chez Koselleck à quatre phénomènes⁴ : l'apparition d'un perspectivisme historique qui indexait la connaissance du passé sur une expérience historique localisée dans le temps, la dénaturalisation des catégories temporelles, l'émergence d'un concept d'histoire comme totalité unifiée et orientée, et l'effacement progressif de la fonction éthique du récit historique (la désuétude de l'*historia magistra vitae*) – ce qui ne signifie pas la disparition de sa fonction édifiante, en particulier en contexte national⁵. À partir du vocabulaire allemand, Koselleck a souligné le décrochage historiographique instauré entre la modernité, qui a été conçue comme un « temps » nouveau (*die Neuzeit*), et la période précédente, désignée comme un « âge » (*das Mittelalter*) soustrait au mouvement de la temporalité⁶. Cette temporalisation a conduit les sociétés européennes à se penser désormais explicitement comme « modernes » dans ce sens précis, inaugurant ce que François Hartog a appelé un nouveau « régime d'historicité⁷ », au sein d'un contexte étroitement lié à une forme nouvelle de publicisation des savoirs que l'on pourrait rattacher aux « Lumières » dans la perspective d'Antoine Lilti⁸. Cette simultanéité, même si elle ne constitue pas en elle-même un rapport de causalité, incite à s'interroger sur la relation entre l'affirmation du « Moyen Âge » comme catégorie temporelle et la « temporalisation » qui s'observe dans certaines entreprises savantes, en Europe, durant la deuxième moitié du XVIII^e siècle.

Moyen Âge, modernité et sciences sociales

Se pose ainsi la question de savoir dans quelle mesure le régime d'historicité moderne, ce que l'on appellera ici, pour simplifier et de manière conventionnelle, la « modernité », a pu engendrer une nouvelle figure de l'altérité, cet âge « moyen » esquissé par les penseurs de la Renaissance pour désigner le temps qui les séparait de l'Antiquité. Dans la perspective d'un temps orienté vers le progrès par la Révolution et l'industrialisation, cette définition était négative, mais le romantisme et les Anti-Lumières en ont simultanément fait l'emblème d'un paradis perdu, celui d'un monde chrétien et solidaire⁹. Ces appropriations divergentes fondent une ambivalence durable des sociétés modernes à l'égard du Moyen Âge, du point de vue tant intellectuel que politique¹⁰.

4 Escudier, 2009.

5 Ces caractérisations, formulées dans une perspective de sémantique historique, sont pertinentes en particulier au sein des sciences historiques en Europe occidentale. Elles ne sont pas évidentes ailleurs ou dans d'autres domaines ; en littérature, par exemple, une conception édifiante de la littérature comme modèle perdure jusqu'à la fin du XIX^e siècle et l'apparition de l'histoire littéraire (à ce sujet : Zékian, 2023).

6 Voir l'édition allemande : Koselleck, 2015 [1989], 27-28.

7 Hartog, 2003. Se pose aussi la question d'une pluralité de régimes d'historicité dits « modernes ». Nous ne pouvons l'aborder ici, mais nous soulignons que la proposition de Koselleck, reprise par Hartog, se fonde majoritairement sur des sources rédigées en allemand et en français.

8 Lilti, 2019.

9 McMahon, 2001 ; Chappey, 2002 ; Zékian, 2011 ; Masseau (dir.), 2017.

10 Sur la question de l'ambivalence comme élément central d'une modernité liée aux Lumières, voir Lilti, 2019.

Le propos n'est pas de réduire le rapport des sociétés européennes avec leur passé à l'articulation entre Moyen Âge et modernité. Nous cherchons à cerner un état de la notion de « Moyen Âge » qui se cristallise à la fin du XVIII^e siècle, tout en sachant que le terme a déjà à cette époque une histoire de plus de trois siècles. Nous la saisissons dans sa relation à une conception de la « modernité » pour laquelle d'autres jalons seraient également pertinents : la Renaissance, la Réforme, l'exploration et la première colonisation du monde par les Européens, ce que l'on a longtemps appelé la « révolution scientifique », ou encore plus généralement les transformations sociopolitiques des monarchies entre le XVI^e et le XVIII^e siècle, parfois appréhendées comme caractéristiques de « l'Ancien Régime »¹¹.

Cette stratification de la modernisation de l'Europe produit elle-même des effets complexes, comme le montre le rapport entre Ancien Régime, modernité et Moyen Âge. Le terme d'Ancien Régime s'impose au moment même de la destruction de ce qu'il devait désigner, par la Révolution. Il reste cependant, tout au long du XIX^e siècle, aurolé d'une relative indétermination. *L'Ancien Régime et la Révolution*, l'ouvrage d'Alexis de Tocqueville paru en 1856, repose sur une oscillation dans la définition du terme. Au départ, l'Ancien Régime s'oppose à la fois au Moyen Âge et au nouveau régime politique et institutionnel issu de la Révolution française, selon une périodisation relativement claire. Cependant, au fil de sa démonstration, Tocqueville fait découler l'Ancien Régime directement du Moyen Âge, en particulier à travers sa composante féodale. La Révolution, en supprimant l'Ancien Régime, rompt donc en réalité également avec le Moyen Âge : « La Révolution, dont l'objet propre était d'abolir partout le reste des institutions du moyen âge [...] »¹². Il paraît finalement difficile, voire impossible, de distinguer l'Ancien Régime du Moyen Âge, comme si la césure de la modernisation, quelle que soit la manière dont on la définit, séparait toujours, en dernier lieu, de l'époque médiévale – qu'il s'agisse de l'humanisme revenant à la latinité classique, du protestantisme à l'Église d'avant la papauté romaine ou de « l'univers infini » issu de l'éclatement du « monde clos »¹³.

Ainsi, que la transformation historique soit envisagée comme une rupture radicale ou comme un processus progressif, la période qui va du XV^e au XVIII^e siècle constitue un champ de failles temporelles qui séparent deux blocs bien identifiés par des chrononymes, Moyen Âge d'un côté, monde moderne, dans le sens que l'on a précisé, de l'autre, introduisant un troisième terme dans une conception du temps dominée jusque-là par l'opposition entre Antiquité et modernité (les médiévaux, rappelons-le, se pensaient comme des *moderni* par rapport aux *antiqui*). Le passage du mode de production féodal, ayant lui-même remplacé le mode de production esclavagiste de

¹¹ Christin, 2008.

¹² Tocqueville, 1866, 33.

¹³ Dans les termes plus récents de Koyré, 1957.

l'Antiquité, au mode de production capitaliste propre à l'époque moderne, qui reste cependant si mystérieux chez Karl Marx, relève de cette problématique. Il en va de même pour l'analyse par Tocqueville du passage de l'Ancien Régime à la Révolution, du lien entre Réforme, capitalisme et démagification (*Entzauberung*) du monde chez Max Weber, ou encore de l'évolution de l'archaïsme à la modernité picturale que Giorgio Vasari identifie dès le *xvi*^e siècle. Dans tous ces cas, très différents entre eux, de même que dans les dénominations nationales de la période (« temps modernes » en France dès le *xvi*^e siècle, *Early modern period* en anglais, ou *Frühe Neuzeit*, objet de la *Neuere Geschichte*, en allemand), si le contenu de la modernité varie considérablement, les modalités de sa constitution restent constantes. Elle se dessine en opposition avec une période précédente qui, malgré les efforts pour distinguer des strates temporelles, finit par reconduire au Moyen Âge. Tout se passe comme si la production d'une coupure moderne devait inéluctablement passer par l'instauration d'un Moyen Âge potentiellement dilaté. Écarté par Tocqueville au profit de l'Ancien Régime, il finit par revenir, dessinant les contours d'un « long Moyen Âge » imaginé par Jacques Le Goff en 1983 en conjuguant la lecture de Marx et celle de Claude Lévi-Strauss¹⁴. Dans ces opérations, la principale caractéristique du Moyen Âge est finalement d'être le temps d'avant la modernité.

En ce sens, notre choix de privilégier, pour cette enquête, la notion de « moderne » au sens proposé par Koselleck ne signifie pas renoncer à la pluralité de la « modernité », la considérer comme un bloc sociohistorique unitaire, ni ignorer les limites de cette dernière, souvent soulignées jusqu'à Bruno Latour ou aux auteurs décoloniaux. Il s'agit plutôt de tirer un fil possible de cette pelote enchevêtrée des temporalités, en considérant qu'il permettra de nous guider dans l'appréhension du rapport dialectique entre « Moyen Âge » et « modernité » – un rapport qui se situe au cœur de la production de ce couple, de manière structurelle, quel que soit le degré de variation de la caractérisation contextuelle et empirique des deux notions. Dans la perspective que nous adoptons ici, et qui n'est, répétons-le, que l'une des manières de décrire le rapport entre Moyen Âge et modernité, le processus de temporalisation décrit par Koselleck aurait eu pour effet d'inscrire rétrospectivement les siècles écoulés entre la disparition de l'Empire romain d'Occident et le *xvi*^e siècle, en Europe occidentale, dans un référentiel temporel et conceptuel nouveau, profondément différent de la manière dont ces sociétés percevaient leur propre temporalité¹⁵. Entre 1750 et 1850, la production de cet écart entre Moyen Âge et modernité dans un contexte historique spécifique (qui réitérait le geste humaniste en lui donnant rétrospectivement un sens nouveau) a parfois entraîné l'affirmation d'une distance incommensurable entre les deux périodes, faisant du Moyen Âge l'autre absolu de la modernité. Plus généralement, elle a conduit

¹⁴ Voir les interventions réunies dans Le Goff, 2004.

¹⁵ Sur la perception de la temporalité médiévale, voir Schmitt, 2016.

à considérer qu'à partir du moment où la rupture moderne a entraîné l'invention du Moyen Âge, ce dernier ne pouvait être que tout à fait rejeté par la modernité, sauf à être mélancoliquement regretté, dans une perspective antimoderne.

Or si ce schéma d'opposition symétrique n'est pas sans fondement, de même que le parallèle entre la démarche anthropologique et la saisie du Moyen Âge du point de vue de l'altérité, ils ont l'inconvénient d'effacer une dimension primordiale du problème. Tout d'abord, les sociétés européennes considérées *a posteriori* comme « médiévales » entretiennent avec les sociétés des siècles suivants des rapports généalogiques qui n'ont pas été effacés par les prétendues « ruptures » de la Renaissance, de la Réforme, des Lumières ou des révolutions scientifique, industrielle et politique des ^{xvii}^e et ^{xviii}^e siècles. La défense d'une incommensurabilité relève à la fois d'un acte de foi en la discontinuité historique et d'un choix idéologique qui met en jeu la relation entre passé et présent. Mais plus encore, si l'on considère que le rapport entre les notions de Moyen Âge et de modernité est dialectique, comme nous en faisons l'hypothèse, il y a, au sein même de la définition de la modernité, quelque chose du Moyen Âge qui est préservé, au moins en négatif, en creux, et peut-être même en positif.

Si nous resserrons encore un peu notre démonstration et considérons maintenant que, dans la construction de cette temporalisation, la science historique telle qu'elle se redéfinit méthodologiquement joue un rôle à part entière et que, plus largement, le nouvel ordre des savoirs qui émerge à partir du ^{xviii}^e siècle est lui-même indissociable de la modernité, comme on peut en faire l'hypothèse après le Michel Foucault de *Les mots et les choses*, il faut maintenant se poser la question de la relation des sciences sociales à la notion de Moyen Âge. À la première hypothèse, selon laquelle Moyen Âge et modernité entretiennent un rapport dialectique constitutif, se superpose une seconde, selon laquelle ce rapport a été en particulier construit par les nouveaux savoirs universitaires que sont les sciences historiques et sociales. Dans cette perspective, la promotion du Moyen Âge comme catégorie historique opératoire ne rejeterait pas ce dernier dans un passé lointain dont on chercherait à s'éloigner ou, à l'inverse, dont on déplorerait la perte. Elle installerait au contraire ce même Moyen Âge, ses objets, ses monuments, ses documents, son imaginaire, au cœur de la modernité européenne, à travers ces sciences¹⁶. Nous n'affirmons cependant pas que cette présence du Moyen Âge au sein des sciences historiques et sociales et de leurs concepts se soit instaurée sur le mode d'une sécularisation, comme Koselleck le présuppose parfois dans son analyse de la temporalisation ou comme le postule Carl Schmitt, contredit en cela par Erik Peterson¹⁷, qui a pu voir dans la théologie la matrice univoque des savoirs modernes.

¹⁶ Anheim, 2019a ; *id.*, 2019b.

¹⁷ Büttgen, Rauwel, 2019.

Notre démarche relève plutôt d'une histoire des sciences et des savoirs nourrie par les propositions d'Amos Funkenstein, offrant une vision dialectique de la question de la discontinuité des savoirs dans la longue durée¹⁸. Cette approche est une manière de surmonter les difficultés créées par la notion de « rupture épistémologique » de Gaston Bachelard et par ses échos, à l'instar des *épistémès* de Michel Foucault. Les sciences historiques et sociales ont pu s'instituer en sciences au moyen d'une rupture à la fois chronologique et méthodologique avec les savoirs antérieurs, qu'il s'agisse de l'*historia magistra vitae* ou de la théologie, mais cette affirmation de la différence ou de la nouveauté ne doit pas dissimuler les relations profondes que les sciences sociales continuent à tisser avec l'héritage médiéval. En effet, non seulement le concept de « société » entretient des rapports complexes avec l'ecclésiologie médiévale¹⁹, mais le rêve de totalisation du savoir n'est pas, lui-même, sans rapport avec le projet intellectuel de la théologie²⁰.

C'est finalement cette relation circulaire qui est au centre de ce numéro de la *Revue d'histoire des sciences humaines*. En portant notre attention sur le « Moyen Âge des sciences sociales », en pluralisant les usages du terme « Moyen Âge » et en cherchant à en esquisser la grammaire au sein du langage des sciences sociales, on ne voudrait pas tant faire l'inventaire exhaustif des manières dont ces dernières ont étudié la période médiévale depuis qu'elle a été construite comme catégorie, que comprendre de quelle manière la construction du Moyen Âge est liée à la genèse des sciences sociales et comment la référence médiévale traverse leurs disciplines en certains points – comme elle traverse, en réalité, l'ensemble des sociétés modernes, dont elle serait le « passager clandestin²¹ ». Cependant, il faut ici introduire un nouvel élément. Si le Moyen Âge entretient des relations avec les sciences sociales, et plus largement avec la modernité qui leur donne naissance, c'est parce que ce Moyen Âge a été constitué, comme catégorie, non seulement par une nouvelle approche savante des sociétés et de leur passé, mais aussi par un nouveau rapport culturel, au sens large, au passé. La culture de la modernité a contribué à produire le Moyen Âge comme période et comme objet avant que les sciences sociales et historiques ne s'en emparent. Cette donnée accentue encore la singularité de la notion dans le paysage des chrononymes : elle n'est ni émique (les médiévaux ne se sont bien sûr pas pensés comme tels) ni étique (le Moyen Âge n'est pas un concept forgé par la recherche scientifique moderne). La notion de Moyen Âge est héritée d'un vaste processus de transformation de la culture européenne au sein duquel la littérature ou les arts ont joué un rôle prépondérant, avant même la naissance des universités et des disciplines modernes.

¹⁸ Funkenstein, 2018 [1986].

¹⁹ Iogna-Prat, 2016.

²⁰ Anheim, 2016.

²¹ L'expression est transposée de Passeron, 1986.

Suivies par celles de François-René de Chateaubriand ou de Victor Hugo²², les œuvres littéraires d'Horace Walpole ou de Walter Scott sont essentielles pour la définition du Moyen Âge et sa popularisation dans le monde britannique et bientôt dans toute l'Europe²³. Alors que la délimitation d'une frontière entre enquête historique appuyée sur une recherche érudite et travail littéraire n'a guère de sens pour la fin du XVIII^e siècle et le début du XIX^e siècle, et qu'il n'est pas aisé de distinguer un essai comme le *Génie du christianisme* d'une fiction comme *René* dans le processus de construction de la catégorie de Moyen Âge, de même que, plus tard, il n'est pas légitime de séparer *La sorcière* des œuvres historiques de Jules Michelet, la sociologie naissante et une histoire désormais « scientifique » se sont saisies du « Moyen Âge » comme d'un objet constitué depuis quelques décennies déjà, au sein de la culture européenne²⁴.

Ces remarques conduisent à souligner une dernière dimension de notre enquête, dès lors que l'on accepte la double hypothèse qui la fonde, sur les liens entre Moyen Âge et modernité d'une part, Moyen Âge et sciences sociales de l'autre. L'analyse de ces mêmes liens ne peut séparer de manière hermétique le médiévisme ou la médiévistique, entendus comme l'étude scientifique du Moyen Âge, du médiévalisme, défini comme la référence culturelle au Moyen Âge²⁵. Le médiévisme, comme produit de la relation entre Moyen Âge et sciences sociales, aurait au contraire pour contrepartie inséparable, pour faux jumeau, le médiévalisme qui charrie des conceptions et des usages positifs du Moyen Âge. Pour autant, médiévisme et médiévalisme n'entretiennent pas une relation stable et déterminée. La constitution d'un sous-champ médiéval au sein des disciplines qui se construisent dans les universités européennes au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle – histoire, histoire littéraire, histoire de l'art, histoire de la philosophie – est très progressive et différenciée selon les traditions nationales. D'autre part, le médiévalisme ne se définit pas une fois pour toutes avec Walter Scott et Victor Hugo : le Moyen Âge est resémantisé, décennie après décennie, dans une série d'usages vernaculaires dont le degré de popularisation ou de politisation est très fluctuant. C'est justement cette relation mouvante, dans laquelle les deux pôles du rapport au passé médiéval sont en interaction mais aussi en évolution permanentes, dont on voudrait parvenir à esquisser la description. De plus, ces deux pôles ne sont pas strictement symétriques : il s'agit, d'un côté, d'une pratique normée à vocation

²² Durand-Le Guern, 2001.

²³ Pour une perspective générale, voir Alexander, 2007. Sur Horace Walpole, voir la mise au point de Mack, 2008. Sur Walter Scott, au sein de l'immense bibliographie existante, on peut prendre pour points de repère historiographiques Chandler, 1965 ; et Mitchell, 1987.

²⁴ Sur la question du médiévalisme et de son histoire longue : Besson, Blanc, Ferré (dir.), 2022 ; Di Carpegna Falconieri, Savy, Yawn (dir.), 2021.

²⁵ Sur la notion de médiévalisme, plus large que celle de médiévistique désignant les études érudites sur le Moyen Âge, et qui inclut les phénomènes d'actualisation et de recréation de Moyens Âges imaginaires, voir Eco, 1986 [1973]. Pour éviter toute équivoque, Eco forge le terme « néomédiévalisme », le terme anglais « *medievalism* » pouvant avoir la même référence que le terme français « médiévistique ». Sur le médiévalisme dans le monde contemporain : Groebner, 2008 ; *id.*, 2018.

scientifique ; de l'autre, de formes culturelles et sociales aux contours souvent flous. La première fut en outre l'outil de la déconstruction critique des secondes, dans un mouvement caractéristique du projet moderne. Reste que la reconnaissance conjointe de cette parenté et de cette dissemblance pourrait contribuer à mettre en évidence à la fois la formation imaginaire de la modernité et son effort réflexif, sans cesse tenu en échec, pour prendre la mesure d'elle-même.

Une telle saisie se fait à travers des médiations multiples, en particulier celle des arts et des lettres, qui sont elles-mêmes prises dans des processus de construction de véritables champs, au sens sociologique, mais aussi de nationalisation culturelle et historique propres au XIX^e siècle. Ces dispositifs produisent une forme d'appropriation d'un passé qui vient juste d'être réinventé, aboutissant à une double « colonisation²⁶ », par l'Europe et par les différentes nations qui la composent. Le Moyen Âge chrétien, dans son unité, est alors considéré comme la matrice de l'Occident moderne – thèse qui a encore récemment conduit à discuter « les racines chrétiennes de l'Europe » au sein de l'Union européenne. Cependant, chaque État-nation a considéré sa propre généalogie, le phénomène engendrant des querelles historiographiques caricaturales, comme la dispute sur le gothique en Alsace, objet de conflit entre la France et l'Allemagne²⁷.

Identifications médiévales, entre médiévisme et médiévalisme

Il importe donc d'observer la manière dont ces processus politiques et nationaux travaillent le rapport au Moyen Âge, aussi bien dans sa dimension culturelle au sein du médiévalisme (qui n'est donc pas entendu ici de manière limitée comme folklore, mais comme l'ensemble des usages vernaculaires ou non universitaires de la référence médiévale) que dans sa dimension scientifique en médiévistique. La porosité entre les deux domaines invite à décrire médiévalisme et médiévistique comme deux pôles d'un continuum, plutôt que comme deux rapports radicalement différents au passé dénommé « Moyen Âge ». Au XIX^e siècle, des historiens, des philosophes et des historiens de l'art et de la littérature ont en effet rétroprojeté sur le Moyen Âge des caractères nationaux dont auraient procédé les généalogies de modernités concurrentes²⁸, tout en établissant leur travail sur des fondements considérés comme scientifiques. Toutes choses égales par ailleurs, des phénomènes du même ordre sont à l'œuvre dans d'autres domaines, par exemple, en contexte colonial, les liens existants entre des

²⁶ Cette notion est aujourd'hui d'usage dans les sciences historiques. Voir, par exemple, Watts, 2020. Dans un tout autre domaine : Lomas, 2015. Sur les effets de ce processus dans une discipline comme la philosophie, voir König-Pralong, 2019. Au sujet des savoirs portant sur le Moyen Âge : Coste, Mussou, 2018.

²⁷ Sur cet aspect, voir les travaux de Roland Recht, incontournables d'un point de vue historique et historiographique ; par exemple, pour une perspective synthétique, Recht, 1974.

²⁸ Voir Thiesse, 2001 [1999], en particulier 133-158 ; Geary, 2006 [2002].

disciplines comme l'anthropologie, l'histoire de l'art ou la philologie orientaliste et les projets littéraires, artistiques et muséaux concernés par les cultures non européennes.

En Allemagne, au tournant du siècle, le domaine médiéval a été retravaillé par les romantiques du cercle de Léna. Parmi eux, les frères Schlegel – le poète et sanskritiste August, qui avait publié une étude sur Dante en 1791, et le philosophe Friedrich, qui a promu l'enseignement de l'histoire de la philosophie et de la littérature médiévale à l'université – ont regardé cette période comme le terreau de la mystique allemande, le lieu d'émergence d'un caractère national qu'il fallait affirmer contre les idées philosophiques de la Révolution française et le cosmopolitisme kantien²⁹. Créée un peu plus tard par Friedrich Schlegel, l'éphémère revue *Deutsches Museum* (le « Musée allemand »), environ deux mille pages publiées en 1812-1813, conférait une place stratégique au Moyen Âge germanique dans le projet de refondation de la culture nationale. En France, Victor Cousin, dont la politique universitaire imprimait sa marque aux facultés de lettres depuis la Sorbonne, le concours de l'agrégation, puis le ministère de l'Instruction, a engagé un vaste projet de réhabilitation et de nationalisation du Moyen Âge, dans lequel la figure de Pierre Abélard résumait la bonne philosophie scolastique et anticipait le tournant moderne cartésien³⁰, sur un mode continuiste. En 1821, Louis XVIII, convaincu par une proposition de Joseph-Marie Degérando, avait fondé l'École des chartes. Au-delà de sa vocation première, la formation d'archivistes paléographes, elle a joué un rôle important dans la structuration des institutions patrimoniales, produisant la figure du conservateur et le régime de custodialité qu'il a incarné durant près de deux siècles. Elle a ainsi marqué un tournant dans l'histoire du rapport avec la documentation médiévale. L'édition et l'étude des sources bénéficièrent de ce mouvement d'érudition, comme de l'intérêt pour le Moyen Âge dans les milieux contre-révolutionnaires, mais aussi dans le monde libéral, voire progressiste, ainsi que dans les sociétés savantes locales en plein essor, constituant la période médiévale en objet valorisé, parce que disputé du point de vue sociopolitique. Symétriquement, l'énorme réservoir de documents inédits que constituaient les fonds de manuscrits médiévaux des archives nationales permettait aux sciences de l'érudition de s'exercer en revendiquant un nouvel ancrage identitaire.

Des Moyens Âges imaginaires aux profondes résonances philosophiques, artistiques et littéraires ont ainsi joué des rôles stratégiques dans la grande réorganisation des savoirs qui s'est déroulée durant tout le XIX^e siècle, conduisant à la naissance du système moderne des disciplines. En histoire, dans les études littéraires, en histoire de l'art, en linguistique et en philosophie, l'étude du Moyen Âge en a alors été profondément renouvelée. La médiévistique s'est constituée en savoir interdisciplinaire qui regroupait des études scientifiques définies par le périmètre

²⁹ Sur le Moyen Âge des frères Schlegel, voir la vaste étude Höltenschmidt, 2000.

³⁰ König-Pralong, 2016.

chronologique et spatial de leurs objets : l'Europe chrétienne de 500 à 1500. Le phénomène s'est accompagné de la progressive entrée à l'université de ses diverses sous-disciplines, de la création de revues consacrées aux mondes médiévaux, de la fondation de sociétés pour l'étude du Moyen Âge et de l'organisation de congrès internationaux. Ces processus d'institutionnalisation des savoirs témoignaient d'un habitus intellectuel dont Wolf Lepenies a montré l'intensification au XIX^e siècle au sein de la pratique scientifique : une réflexivité qui a favorisé la constitution d'une mémoire collective et s'est traduite dans des politiques patrimoniales³¹. Jürgen Osterhammel a étudié les conséquences culturelles de ces politiques d'identification à l'œuvre dans les sociétés européennes, notamment l'invention du musée et des archives nationales. Selon lui, « le XIX^e siècle a été une époque de mémoire organisée et, en même temps, d'observation de soi intense³² ».

Ces observations ne doivent pas produire l'illusion d'un enrégimentement des savoirs qui en aurait domestiqué toutes les manifestations au sein des institutions nationales. Dans d'autres constellations, un Moyen Âge idéalisé a été forgé hors des cadres académiques que les nouvelles universités humboldtienne et napoléonienne avaient dessinés, en marge des institutions étatiques et hors du territoire national, dans un exil choisi. Le médiévalisme ne se dissout pas dans la médiévistique universitaire. Vers 1810, une diaspora autrichienne à laquelle appartenaient les peintres Johann Friedrich Overbeck, Franz Pforr, Ludwig Vogel, Julius Schnorr von Carolsfeld et Joseph Anton Koch s'est installée à Rome. Appelés « nazaréens » en raison de leur penchant pour une spiritualité romantique qui revendiquait une proximité particulière avec l'esprit de l'Église originelle, ces intellectuels et artistes germaniques retrouvèrent dans le paysage romain un monde médiéval et chrétien qui, grâce à sa spiritualité mystique, avait résisté au rationalisme des Lumières. Ce mouvement participe plus largement d'une redécouverte de la peinture médiévale, en particulier italienne, puis bientôt flamande et française, sous la forme de la catégorie de « primitifs », témoignant de l'articulation entre le médiévalisme des peintres et le médiévalisme des historiens d'art. Dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle, Jean-Baptiste Séroux d'Agincourt avait déjà attiré l'attention sur cette période délaissée de la peinture, en même temps que le musée des Offices, à Florence, avait ouvert en 1770 une section d'art primitif italien. Le début du XIX^e siècle est un temps de basculement. Tandis que l'histoire de l'art écrite par Stendhal demeurait conforme à un canon classique qui donnait à Giotto ou Simone Martini un rôle purement historique, l'intérêt proprement artistique pour ces peintres commençait à croître, ce dont témoigne la première grande exposition consacrée aux primitifs italiens, tenue au Louvre en 1814 et organisée par Dominique Vivant Denon. Ce nouveau « goût », pour reprendre

³¹ Lepenies, 2007, 203.

³² Osterhammel, 2020 [2009], 26. Nous traduisons.

le terme de Lionello Venturi, ne va dès lors cesser de se développer et tient un rôle considérable dans le développement des collections privées du ^{xix}^e siècle et du début du ^{xx}^e siècle, en Angleterre puis aux États-Unis, sous l'influence par exemple d'un critique et historien de l'art comme Bernard Berenson³³.

La création artistique continue à entretenir des liens étroits avec cette nouvelle temporalisation de l'histoire de l'art. Les nazaréens allemands ont ainsi été rapprochés du mouvement qui caractérise la peinture britannique du milieu du ^{xix}^e siècle, la « Pre-Raphaelite Brotherhood » (PRB) fondée en 1849 par des artistes comme Dante Gabriel Rossetti, John Everett Millais ou William Holman Hunt³⁴. Leur volonté de renouer avec une esthétique dont la peinture italienne précédant Raphaël était l'emblème est révélatrice de cette réinvention d'un passé mythique de l'art, qui recèle parfois en même temps une certaine ambiguïté dans son hésitation entre Moyen Âge et Renaissance, comme si l'un ne pouvait être séparé de l'autre. L'influence de ce mouvement a perduré et largement dépassé les limites de la peinture pour s'inscrire au cœur de la culture visuelle et intellectuelle anglaise de la seconde moitié du ^{xix}^e siècle, par l'intermédiaire de figures comme William Morris ou John Ruskin³⁵.

Cette liaison entre mouvement artistique et contexte culturel est un autre des points communs entre les préraphaélites anglais et les nazaréens allemands, qui avaient élu la région de Rome comme lieu de la mémoire médiévale. Le salon romain de la peintre Louise Seidler, une élève de Gerhard von Kügelgen, a par exemple accueilli le plus célèbre spécialiste de Dante au ^{xix}^e siècle, Karl Witte, qui y a donné ses premières conférences sur l'*Enfer* du poète médiéval. Nommé professeur de droit romain à Halle en 1834, il a, en parallèle de son travail, consacré sa vie à l'œuvre du poète et philosophe florentin. En marge de sa profession universitaire d'historien du droit, cette figure de la pensée conservatrice a défendu l'historicisation de l'œuvre de Dante, alors souvent considérée comme la première poésie et pensée politique de la modernité. Fondateur de la société dantesque allemande et de sa revue (*Deutsches Dante-Jahrbuch*), Witte s'ingéniait à replacer Dante dans le Moyen Âge, tout en établissant les standards de l'édition critique de la *Comédie*³⁶. Autour de lui, sur la frontière entre monde académique et espace de sociabilité semi-privé, s'est formé un cercle de médiévistes qui ne dissimulaient pas leurs idéaux politiques conservateurs. Parmi eux, le roi Jean I^{er} de Saxe a traduit la *Comédie* sous le pseudonyme de Philalethes. Tandis que, chez les peintres nazaréens nostalgiques d'un Moyen Âge chrétien, le paysage romain jouait le rôle de texte topographique ou de médium de la

³³ Venturi, 1972 ; Previtali, 1989 [1964] ; Haskell, 2002.

³⁴ Andrews, 1989 ; Prettejohn, 2000.

³⁵ Sur William Morris, voir Banham, Harris (dir.), 1984. Sur Ruskin, voir les références indiquées par Pauline Guillemet dans sa contribution à ce numéro, ainsi que sa récente thèse de doctorat (Guillemet, 2022), sous la direction de Frédéric Moret et Étienne Anheim.

³⁶ König-Pralong, 2020.

mémoire culturelle³⁷, les sciences historiques dessinaient, dans le passé, les contours d'un Moyen Âge qui pouvait être envisagé, dans sa dimension proprement médiévale, comme le berceau de l'Europe moderne³⁸.

Aux ^{xix}^e et ^{xx}^e siècles, les savoirs européens ont européenisé l'Europe en territorialisant le monde. Historiens, géographes, ethnologues, philosophes et linguistes ont dessiné un espace européen en définissant progressivement l'Europe comme une entité culturelle et en identifiant, en son sein, des moments du passé qu'ils regardaient comme les lieux de naissance de la modernité³⁹. Dans certaines reconstructions, la Méditerranée ou l'espace méditerranéen, héritage de l'Empire romain, a formé l'espace ou le centre de gravité permanent de l'Europe, du Moyen Âge au début de la modernité. L'article (1922) puis le livre (1937) d'Henri Pirenne intitulés *Mahomet et Charlemagne*, consacrés à la genèse de l'espace européen à partir de l'essor de l'islam, puis *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II* de Fernand Braudel, paru en 1949, en sont les illustrations les plus célèbres. Cependant, ces processus corrélés d'historicisation et de spatialisation, contribuant à une forme d'essentialisation de l'Europe, engageaient souvent des sélections plus fines au sein d'un référentiel temporel très long et spatialement fluctuant du ^{vi}^e au ^{xv}^e siècle. Selon les récits, le centre de gravité du Moyen Âge était situé à Rome après la réforme grégorienne (^{xi}^e siècle), c'est-à-dire au cœur de la chrétienté occidentale, dans les centres urbains et universitaires des ^{xiii}^e-^{xiv}^e siècles (Bologne, Paris, Oxford, puis Prague), qui auraient vu naître le pouvoir des intellectuels et la classe bourgeoise⁴⁰, ou encore sur les frontières entre « civilisations » dès le ^{xi}^e siècle : en Sicile, à Salerne et dans les Pouilles, portes d'entrée des savoirs et des marchandises du Moyen-Orient, à Venise, qui faisait le lien avec Byzance, en Al-Andalus (à Cordoue) et à Tolède, la capitale des traducteurs. Quant au mythe germano-romain incarné par le Saint-Empire et associé à un idéal chevaleresque germano-provençal, qui fut sans cesse réactualisé des *Idées pour la philosophie de l'histoire de l'humanité* de Johann Gottfried von Herder (1784-1791) au *Frédéric II* du jeune Ernst Kantorowicz⁴¹ (1927), il établissait le Moyen Âge européen sur un axe nord-sud et affirmait une continuité du ^x^e siècle à la modernité. Plus rarement, le domaine médiéval s'étendait vers le Moyen-Orient (Antioche, Damas ou Bagdad) ou l'Orient, et dans des régions de l'histoire précédant le ^{xi}^e siècle⁴².

³⁷ Sur les notions de « medium de la mémoire culturelle », de « texte topographique » ou de « mnémotopie » que l'égyptologue Jan Assmann a développées à partir de la « topographie légendaire » de Maurice Halbwachs : Assmann, 1997, 59-60 ; Iogna-Prat, 2011.

³⁸ Geary, 2006 [2002].

³⁹ Ilfversen, 2002 ; Hasse, 2021.

⁴⁰ Le Goff, 1957.

⁴¹ Graceffa, 2019.

⁴² Sauf si l'on considère, au ^{xx}^e siècle, l'historiographie marxiste-léniniste. Pour le domaine est-allemand et certaines de ses ramifications syriennes : König-Pralong, 2023.

Moyen Âge et histoire des savoirs modernes

À l'intersection de la culture romantique, des humanités anciennes et des études médiévales, ces Moyens Âges produits par l'érudition et l'esthétique modernes ont présenté au moins deux enjeux majeurs au moment de l'émergence des sciences sociales, dessinant la première configuration d'une problématique qui ne cessera de se transformer jusqu'au début du ^{xxi}^e siècle. La promotion par l'Église catholique d'un Moyen Âge moral et scientifique, que le pape Léon XIII avait sanctionnée le 4 août 1879 par la lettre encyclique *Aeterni Patris* « sur la philosophie chrétienne », s'inscrivait dans un mouvement social et intellectuel vaste de réhabilitation de la pensée médiévale comme une solution alternative au spiritualisme, au scientisme ou au positivisme contemporains, selon les contextes. Léon XIII préconisait une reprise en main des « sciences humaines » (*scientiae humanae*) par la philosophie, en particulier celle que Thomas d'Aquin avait élaborée au ^{xiii}^e siècle. Durant la même décennie, le philosophe et prêtre catholique Franz Brentano, dont Edmund Husserl et Sigmund Freud ont suivi les cours à l'université de Vienne, convoquait le réalisme de Thomas d'Aquin pour renouveler la philosophie de langue allemande, qu'il estimait gangrenée par le spiritualisme moderne⁴³. Sur un deuxième front, des savoirs universitaires récemment constitués, notamment la sociologie, l'anthropologie et la science politique – des entreprises dont les ambitions conservatrices ont parfois été minorées⁴⁴ – trouvaient dans les résultats de la médiévistique, dont l'essor universitaire était antérieur, une matière à réflexion et des matériaux transportables dans leur périmètre théorique. Au départ de la « sociologie » française, dans l'œuvre d'Auguste Comte, le Moyen Âge a été employé de différentes manières. Dans la partie du *Cours de philosophie positive* consacrée à la sociologie, que Comte rédige entre 1840 et 1841, la commune médiévale, à savoir l'affranchissement de l'asservissement féodal (on y reviendra) et le nouveau mode d'association qu'elle réalise, constitue un moment proprement médiéval d'émergence de formes sociales caractéristiques de la modernité. Comte décrit ainsi le Moyen Âge, malgré son caractère théologique et militaire, comme « la vraie source générale de notre civilisation occidentale⁴⁵ ». Le dernier Comte, celui du *Système de politique positive* et de la religion de l'Humanité, a en outre trouvé dans le catholicisme médiéval et dans l'institution ecclésiastique une source d'inspiration et un modèle d'ordre⁴⁶. Chez Marcel Mauss, Émile Durkheim, Max Weber, Ferdinand Tönnies ou encore Georg Simmel, le Moyen Âge se présente à la fois comme un terrain d'enquête et un autre de la modernité. L'intérêt

⁴³ Voir Cesalli, 2017.

⁴⁴ Armand Cuvillier a rappelé que Durkheim s'est lui-même décrit comme un conservateur plutôt qu'un révolutionnaire : Cuvillier, 1954, 183. Ce conservatisme est à entendre comme le réexamen positif de formes de vie en communauté ou de solidarités que le libéralisme ou l'utilitarisme modernes auraient abolies.

⁴⁵ Ce jugement est énoncé dans la 56^e leçon du *Cours*, cité ici à partir de Clauzade, 1996, 104, auquel on renvoie pour une présentation détaillée.

⁴⁶ Voir Gueux, 2018 ; Iogna-Prat, Rauwel, 2020.

pour la religion définie comme système d'interprétation et fait social total, ainsi que la distinction structurante entre la société (*Gesellschaft*), moderne, et la communauté (*Gemeinschaft*), primitive ou médiévale, ont contribué à faire du Moyen Âge, envisagé comme religieux, communautariste et corporatiste, un objet anthropologique et sociologique. Otto Gerhard Oexle fait remonter l'opposition fondatrice entre communauté et société à l'ouvrage publié en 1887 par Tönnies, *Gemeinschaft und Gesellschaft (Communauté et société)*, dans lequel la référence à la communauté médiévale permet de critiquer, par contraste, le libéralisme moderne⁴⁷.

Depuis le xix^e siècle, les sciences de l'homme et de la société ont ainsi été irriguées par des relations ambivalentes au Moyen Âge. Les textes, les objets, les programmes sociopolitiques et les élaborations méthodologiques des études médiévales ont circulé hors de leur champ, tandis que la médiévistique a, en retour, été renouvelée et modifiée, au xx^e siècle, par les sciences sociales. Situé entre une Antiquité vénérée depuis le xiv^e siècle dans les savoirs de l'érudition, la littérature et la philosophie, et une modernité qui a procédé à sa propre célébration, le Moyen Âge a constitué un tiers autant qu'un moyen. Souvent subsumé par les disciplines universitaires naissantes à la modernité, dont il fut regardé comme une préparation⁴⁸, il a formé un vaste territoire d'expérimentation pour les sciences sociales. Ses objets empiriques pouvaient être transformés et employés de manière plus libre et peut-être plus créative que le vénérable matériau antique ou, à l'inverse, les traces encore chaudes des révolutions modernes. Son intégration aux nouvelles universités du xix^e siècle a produit des reconfigurations disciplinaires. Ce que l'on peut appeler « médiévistique » se situe au cœur des sciences historiques et sociales en plein essor⁴⁹, et entretient des liens changeants avec les usages non universitaires du Moyen Âge, rassemblés ici sous le terme de « médiévalisme », sans pour autant que leur soit prêtée une unité symétrique à celle de la discipline savante, puisqu'il s'agit d'une nébuleuse plus ou moins cristallisée selon les lieux et les époques.

Positionné à l'extérieur du classicisme et de la modernité, en leurs diverses acceptions, le Moyen Âge a même pu devenir un objet intellectuel approprié au développement de perspectives critiques. Nous pensons en particulier à celles qui ont alimenté, dès les années 1960, le développement des études culturelles et subalternes, de la réception de Mikhaïl Bakhtine chez Julia Kristeva et Tzvetan Todorov à l'écho de Ruskin et des médiévalistes victoriens dans les *cultural studies* britanniques⁵⁰, et qui pour-

⁴⁷ Oexle, 1992.

⁴⁸ Au moins depuis Cousin : « Il y a deux époques dans l'histoire moderne, et il n'y en a que deux : l'époque d'enveloppement et l'époque de développement. Le moyen âge n'est pas autre chose que la formation pénible, lente et sanglante de tous les éléments de la civilisation moderne. » (Cousin, 1840, 16.)

⁴⁹ Guyot-Bachy, Moeglin (dir.), 2015.

⁵⁰ L'ouvrage majeur de Mikhaïl Bakhtine est traduit en français en 1970 : Bakhtine, 1970. Voir Depretto (éd.), 1997. Sur les victoriens et les *cultural studies*, voir l'article de Pauline Guillemet dans ce numéro.

raient expliquer l'attention de la médiévistique actuelle aux théories postmodernes et postcoloniales⁵¹. En 2000, dans un numéro de revue intitulé *Décoloniser le Moyen Âge*, John Dagenais et Margaret Greer, deux spécialistes des mondes ibériques, ont situé la colonisation d'un Moyen Âge peuplé de subalternes au ^{xiv}^e siècle déjà, chez Pétrarque, l'un des inventeurs d'une axiologie positive de la rupture avec le passé, qui achevait en 1343 la première version de son *Africa* consacrée à la grande histoire de la République romaine et qui, vingt ans plus tard, rejetait définitivement le savoir scolastique dans le traité *Mon ignorance et celle de tant d'autres* (1367-1368). Dagenais et Greer décrivent ainsi la « colonisation savante » d'un « continent sombre de l'histoire », qui coïncidait avec le début de l'ère coloniale⁵² :

Est-il possible de coloniser une région de l'histoire, comme on colonise une région géographique ? Il y a de nombreuses raisons de le croire. L'histoire du « Moyen Âge » commence précisément au moment où débute l'expansion impériale et coloniale de l'Europe. Le Moyen Âge constitue le continent sombre de l'histoire de l'Europe, à la manière dont l'Afrique est l'âge sombre de la géographie⁵³.

Cette affirmation d'une parenté entre études médiévales et études postcoloniales charrie elle-même un reste de la fascination, attestée à la fin du ^{xviii}^e siècle déjà, pour un temps antérieur depuis lequel constituer un point de vue critique sur l'Europe moderne, en procédant à une symétrisation du temps et de l'espace. Plus largement, elle attire l'attention sur une autre forme de politisation du Moyen Âge, nourrie non pas d'une sensibilité intellectuelle conservatrice, voire réactionnaire, mais d'un engagement critique lié à la gauche radicale, qui identifie aussi parfois dans le passé médiéval des instruments de subversion de l'ordre capitaliste contemporain. Mais si ces affinités politiques mériteraient en général une analyse historique précise qui permettrait de déterminer leur nature réelle – entre simple homologie et véritable cohérence conceptuelle –, il importe néanmoins de noter, sur le plan historiographique, qu'au ^{xxi}^e siècle une attention croissante portée aux phénomènes de « colonisation du passé » – une notion aujourd'hui employée dans les études historiques⁵⁴ – a donné lieu à des entreprises comparables à celles qui furent menées dans le champ des études postcoloniales⁵⁵, y compris dans une perspective interrogeant le Moyen Âge féodal comme

⁵¹ Uhlig, 2014 ; Stahuljak, 2020.

⁵² Sur cette situation très précoce du moment colonial, voir Bartlett, 1993.

⁵³ Dagenais, Greer, 2000, 431 (nous traduisons) : « *Is it possible to colonize a region of history, as it is to colonize a region of geography? There are many reasons to believe so. The history of "the Middle Ages" begins at the precise moment when European imperial and colonial expansion begins. The Middle Ages is Europe's Dark Continent of History, even as Africa is its Dark Ages of Geography.* » Voir aussi Cohen (dir.), 2000.

⁵⁴ Voir la note 26 *supra*.

⁵⁵ Sur l'écart entre un Moyen Âge « précolonial », « pré-national » et « pré-global » et les historiographies coloniales, globales et nationalistes du Moyen Âge, étudiées aujourd'hui dans une perspective postcoloniale, voir Anheim, Berend, 2023.

matrice du colonialisme⁵⁶. Plus largement, la période médiévale a pu parfois représenter une sorte de *middleground* entre sciences sociales européocentriques et études postcoloniales : dans une sorte d'ambiguïté rarement levée, elle incarne le moment antérieur à la modernité de l'Europe, qui peut à la fois s'inscrire dans une réduction de la singularité européenne ou dans la promotion d'un modèle évolutionniste des stades de civilisation. En retour, dans l'avant-propos à la traduction française de *Provincialiser l'Europe*, après avoir souligné que certains domaines de la recherche européenne, en particulier les études des migrations et de l'Europe centrale et de l'Est, ont profondément renouvelé les approches des sciences sociales, Dipesh Chakrabarty ajoutait :

Des évolutions comparables semblent s'être opérées dans les champs de la recherche sur le Moyen Âge (européen) ou sur la religion. Les chercheurs ont commencé à questionner l'idée même de « médiéval », le schème de périodisation qui sous-tend cette appellation⁵⁷.

Associé à la « religion », un autre dispositif inventé par la modernité pour contraster avec la « sécularisation »⁵⁸, le Moyen Âge a été regardé d'un œil anthropologique comme un monde de croyances dans lequel les acteurs humains côtoyaient les anges et les démons, les mystiques jouissaient d'un certain crédit social, les hérésies fournissaient des outils de contestation politique⁵⁹, et l'Église gouvernait les âmes et les corps des fidèles au moyen d'une dogmatique qui faisait la part belle au surnaturel⁶⁰ – autant d'aspects qui firent l'objet de critiques toujours plus fortes à partir de la Réforme, point de départ de la démagification. Les relations étroites entretenues entre médiévalisme et folklorisme depuis le début du xix^e siècle en Angleterre et en Allemagne ont été fondatrices d'une tradition intellectuelle qui, au xx^e siècle, a irrigué aussi bien l'anthropologie que l'histoire⁶¹. À partir des années 1960, la convergence de ces deux disciplines autour de l'anthropologie historique et de l'histoire des mentalités, dans le contexte des *Annales*, a contribué à la mise en évidence de nouveaux terrains d'enquête. L'histoire orale, l'histoire des matérialités et de l'écriture avant l'imprimerie, l'histoire des femmes, des enfants et des mystiques, l'anthropologie des croyances, l'histoire des faits religieux, l'histoire et l'anthropologie des émotions⁶² et des « mentalités », l'histoire sociale et la sociologie des intellectuels ont trouvé à s'exercer dans un Moyen Âge devenu un pays de cocagne pour de nouvelles approches hors des

⁵⁶ Baschet, 2004 ; Bartlett, 1993.

⁵⁷ Chakrabarty, 2020, 37-38. Sur les études médiévales après le tournant global, voir Ertl, Oschema, 2021.

⁵⁸ Pour une historicisation du terme « religion » et des études de la religion (ou des religions), voir Schlägl, Kirsch, Weltecke (dir.), 2015.

⁵⁹ Un domaine de recherche ancien renouvelé au xx^e siècle par Le Roy Ladurie, 1982 [1975]. Pour un bilan historiographique : Le Boulluec, Roessli, Sère, Terrier, 2019.

⁶⁰ König-Pralong, 2015. Sur la rémanence de la dogmatique scolastique à l'époque moderne : Albert, 2005.

⁶¹ Besson, 2022.

⁶² Voir par exemple le projet « Les émotions au Moyen Âge » porté par Damien Boquet et Piroska Nagy : <https://emma.hypotheses.org> (consulté le 30 août 2023).

sentiers battus de la grande histoire de la modernité et de ses rationalités. Lorsque cet élargissement a concerné « l'époque moderne » de la périodisation scolaire, cela a d'ailleurs souvent été pour être rattrapé, une fois encore, par l'idée de « long Moyen Âge ». Ainsi, dès le ^{xix}^e siècle, le Moyen Âge a été investi, de manières très différentes, par les sciences sociales naissantes qui, en retour, se sont construites pour une part en référence à ce temps d'avant la modernité.

Nous voudrions tenter maintenant d'illustrer cette circularité et ses différentes modalités à partir de trois angles complémentaires. Ils correspondent à des contributions de ce numéro, que nous signalerons au passage, mais ils s'inscrivent aussi dans des perspectives plus générales. Le premier consiste à observer des transferts d'objets, de pratiques et de dispositifs, de la médiévistique vers les sciences sociales. Le second regarde, à l'inverse, le Moyen Âge comme terrain d'expérimentation et ressource thématique des sciences sociales. Enfin, nous réintroduisons le médiévalisme, en indiquant les rôles joués en sciences sociales par les références culturelles et les imaginaires politiques arrimés au Moyen Âge.

Du Moyen Âge aux sciences sociales

Une première modalité de la relation entre Moyen Âge et sciences sociales, telle que nous l'analysons, consiste dans une série de transferts conceptuels opérés depuis la médiévistique vers d'autres domaines des sciences sociales. Cette modalité est peut-être la plus évidente à identifier, dans la mesure où elle se construit principalement à l'intérieur même du monde savant, et à décrire, par exemple sur la base d'une sociologie des acteurs intellectuels dont les carrières dessinent des trajectoires hors de la médiévistique, après une formation initiale, en particulier une thèse de doctorat, dans l'une des disciplines de ce champ. Différente de la carrière classique du médiéviste dont la recherche eut de vastes répercussions hors de son domaine d'études – à l'exemple de celle de Jacques Le Goff en France –, la trajectoire professionnelle de ces acteurs intellectuels a pu contribuer à faire passer « en contrebande » des dispositifs élaborés au sein des savoirs institutionnalisés sur le Moyen Âge dans d'autres domaines. Certains d'entre eux, à l'exemple de Marshall McLuhan – la première des trois figures abordées ici à titre d'exemple –, ont contribué à forger des liens entre Moyen Âge et savoirs de la modernité en transposant des concepts et des schèmes d'interprétation issus d'un champ disciplinaire de la médiévistique. Faisant d'un objet médiéval – en l'occurrence le manuscrit – un signe du temps, McLuhan a prolongé la pénétration de la référence médiévale, parfois en l'invisibilisant, au sein du corpus des sciences sociales et, plus largement, de la pensée contemporaine. D'autres, ici Hayden White, ont quitté le Moyen Âge pour enquêter sur la modernité et ses usages du Moyen Âge. De médiéviste, White s'est transformé en spécialiste de l'historiographie du ^{xix}^e siècle, qu'il a étudiée comme un ensemble de dispositifs construits en relation à des Moyens Âges

spécifiques. Enfin, dans le troisième cas, illustré ici par le philosophe Martin Heidegger dont la pensée a été réemployée de diverses manières au sein des sciences humaines et sociales, de Foucault à Chakrabarty⁶³, la référence médiévale paraît éminemment paradoxale. Heidegger ne cesse de la réactualiser à des fins stratégiques, pour pointer certains dangers du monde contemporain, alors même que la valeur philosophique du Moyen Âge est niée dans une volonté d'affirmer le triomphe de la liberté moderne⁶⁴.

Les années de formation de l'inventeur de la théorie des médias, Marshall McLuhan (1911-1980), ont baigné dans la pensée scolastique. McLuhan a consacré la majeure partie de sa thèse de doctorat, soutenue en 1943 et publiée à titre posthume, à la tradition grammaticale médiévale, le *trivium* incluant la grammaire, la rhétorique et la dialectique enseignées dans les écoles puis à l'université durant le Moyen Âge⁶⁵. Dans *La galaxie Gutenberg*, parue en 1962, il a décrit la scolastique médiévale comme le début d'un processus qui a abouti à l'empire moderne de l'écrit. Il situait le manuscrit médiéval à mi-chemin entre les cultures de l'oralité et celles de l'écrit :

La culture manuscrite est intensément auditive et tactile en comparaison de la culture imprimée ; [...] le monde manuscrit fait appel à la sensibilité et à la participation de tous les sens⁶⁶.

Le village global contemporain, le monde à nouveau multisensoriel des médias électroniques, a été défini par McLuhan au moyen d'un adage tiré d'une œuvre latine du XII^e siècle (le *Livre des vingt-quatre philosophes*) : une sphère dont le centre est partout et la circonférence nulle part⁶⁷. Converti au catholicisme en 1937, McLuhan admirait le travail du médiéviste Étienne Gilson, qui avait contribué à faire de la Librairie J. Vrin, à Paris, un vivier de la médiévistique et qui avait fondé le Pontifical Institute of Medieval Studies (PIMS) à Toronto en 1929. De 1950 à 1973, Gilson fut professeur à Toronto. Le PIMS et sa revue lancée en 1939 (*Medieval Studies*), les cours de Gilson, l'enseignement littéraire de McLuhan, ses travaux avec l'anthropologue Edmund Carpenter, l'économiste Harold A. Innis et l'antiquisant Eric A. Havelock, puis le Centre for Culture and Technology créé pour McLuhan en 1963 à l'université de Toronto furent autant de lieux grâce auxquels la médiévistique a pu rencontrer une discipline nouvelle, la théorie des médias.

⁶³ Que ce soit dans *Provincialiser l'Europe*, paru dans sa première version en anglais en 2000, ou dans *The Climate of History in a Planetary Age* de 2021, Dipesh Chakrabarty multiplie les références à Heidegger et Hans-Georg Gadamer. Il s'appuie explicitement sur la phénoménologie heideggerienne pour penser les transformations profondes de l'histoire contemporaine.

⁶⁴ Par exemple, dans son cours de 1929-1930 à Fribourg-en-Brigau : « *Weil das eigentliche Philosophieren als das vollkommen freie Fragen des Menschen für das Mittelalter nicht möglich ist, sondern in ihm ganz andere Haltungen wesentlich sind, weil es im Grunde keine Philosophie des Mittelalters gibt [...]*. » « Parce que le philosophe proprement dit, comme questionnement parfaitement libre de l'homme, n'est pas possible pour le Moyen Âge, mais qu'en lui, des attitudes tout à fait différentes sont essentielles, parce qu'il n'y a pas, au fond, de philosophie du Moyen Âge [...]. » (Heidegger, 1983, 68 ; notre traduction)

⁶⁵ McLuhan, 2006 [1943]. Sur l'effet en retour de la théorie des médias sur la médiévistique canadienne : Moran, 2016.

⁶⁶ McLuhan, 2011 [1962], 33 (nous traduisons) : « *Manuscript culture is intensely audile-tactile compared to print culture; [...] the manuscript world puts empathy and participation of all senses.* »

⁶⁷ Findley-White, Logan, 2016.

L'élève le plus célèbre de McLuhan, le jésuite Walter J. Ong, est l'objet de la contribution de Pierre Chastang dans ce numéro, à partir de ses travaux sur la *literacy* et les cultures de l'écrit. Chez Ong, le manuscrit médiéval sert encore de témoin emblématique du passage d'un monde sensoriel à un autre : de celui de l'oral et de l'audition à celui de la vision. Le Moyen Âge est utilisé comme une forme d'altérité permettant de penser un autre rapport à l'oralité et à l'écriture, et de prendre ses distances par rapport au régime moderne de la communication. C'est un temps de l'entre-deux, un moment de technologisation de la parole et de la communication, qui permet de penser à la fois l'altérité et la genèse des sociétés modernes, voire leur dépassement. On comprend au passage que les affinités entre Moyen Âge, modernité et postmodernité dans les sciences sociales n'ont rien de fortuit : la « réflexivité informée⁶⁸ » est nourrie par l'expérience du Moyen Âge, dès lors que le passé est « emboîté » dans le présent.

D'autres membres de l'« école de Toronto », comme Innis et Havelock, formés dans les études classiques de latin et de grec, n'ont en revanche pas accordé la même attention que McLuhan et Ong à la matérialité d'un support. Chez Havelock, la poésie homérique figurait l'ancien monde, celui d'une oralité rythmique et mélodieuse qui n'était ni disciplinée ni inscrite dans un canon, ce produit de l'écriture ou de la « textualisation » dont la prose platonicienne constituait la première réalisation⁶⁹. À la lire, tout se serait joué dans l'Antiquité déjà, quasiment sans laisser de traces matérielles⁷⁰. Chez McLuhan et Ong, le processus s'étale sur la durée longue du Moyen Âge européen, qui a vu se succéder et cohabiter diverses techniques et divers supports d'écriture, du parchemin au papier. Dans leur cas, la formation initiale à la médiévistique, c'est-à-dire à la fois à une typologie documentaire spécifique, en particulier le manuscrit, et à un ensemble de schèmes interprétatifs souvent marqués par les savoirs médiévaux, a contribué à construire non seulement un habitus sous-disciplinaire, mais aussi un savoir réflexif conscient dont la transposition sur des terrains très différents a mis en évidence le potentiel heuristique.

Une autre manifestation de ces transferts conceptuels s'observe chez l'historien américain Hayden White (1928-2018) qui, avant de devenir un spécialiste des discours et des narrativités historiographiques, était un médiéviste classique. Il a travaillé à sa thèse de doctorat sur le grand schisme papal de 1130 aux archives vaticanes. Dans les années 1950-1960, il publia une série d'essais sur Bernard de Clairvaux, Pontius de Cluny et la curie romaine⁷¹. Dans *Metahistory* (1973), qui enquête sur les modalités discursives, les genres, la rhétorique, les styles et les tropes emblématiques des historiographies

⁶⁸ Au sujet de cette notion, voir l'article de Pierre Chastang dans ce numéro.

⁶⁹ Havelock, 1986, 96.

⁷⁰ Il faut nuancer le propos dans le cas d'Innis, qui consacre quelques pages au papier et à ses usages au Moyen Âge, après avoir fait du monde romain antique le principal espace de constitution des traditions écrites : Innis, 2007 [1950], 138-163.

⁷¹ Voir Paul, 2008.

du ^{xix}^e siècle, le Moyen Âge, articulé à son autre, la Renaissance, forme la toile de fond du siècle des historicismes. Il permet d'expliquer la reconstruction ironique de l'histoire par Edward Gibbon, pour qui la superstition catholique avait marqué la fin de l'Empire romain, avant que, en 1453, le fanatisme religieux des Ottomans ne fût le moteur du renouvellement de la culture européenne à la Renaissance⁷². Le Moyen Âge des auteurs étudiés par White est un monde superstitieux peuplé de moines. Champ de bataille du conflit entre l'Église et l'État chez Hegel, incarnation du pouvoir monarchique jusque dans la modernité chez Tocqueville, temps de l'absence de conscience historique chez Jacob Burckhardt, règne de la féodalité chez Marx⁷³, les Moyens Âges imaginés au ^{xix}^e siècle, hors du romantisme, servaient de négatifs pour révéler la modernité.

Pour Leopold von Ranke, il fut cependant le terrain d'apprentissage de la méthode, en particulier du travail sur les documents manuscrits, et l'occasion de découvrir que la réalité historique dépasse toutes les fictions romantiques à la Walter Scott, aussi fabuleuses fussent-elles⁷⁴. White s'imagine que Ranke a élaboré son réalisme historiciste et son objectivisme en découvrant, dans les documents d'archives, un Moyen Âge plus « fascinant » que celui des fictions médiévalistes. Pour l'historien prussien, le Moyen Âge aurait alors présenté l'exemple paradigmatique d'une réalité qui dépasse la fiction. Il aurait conduit Ranke à sa définition restrictive de l'histoire comme la « seule relation de ce qui s'est réellement produit dans le passé⁷⁵ », comme une science des faits. Ironiquement, le chemin de White dessine une trajectoire inverse : d'une histoire classique du Moyen Âge à une conception réaliste et créative à la fois, libératrice⁷⁶, de l'écriture de l'histoire. Pour le White des années 1960, qui avait quitté la médiévistique, l'imagination historique devait « libérer l'homme occidental de la tyrannie de la conscience historique⁷⁷ ». Chez lui, c'est moins le rapport aux documents et aux interprétations médiévales qui structure l'œuvre à venir que le rapport à la société médiévale comme catégorie historiographique et élément de mise à distance historique. Le cheminement de White n'est qu'un exemple parmi d'autres d'un effet en retour de la manufacture dix-neuviémiste du Moyen Âge (on pourrait aussi penser à Dominique Iogna-Prat évoqué dans ces pages). Construit au ^{xix}^e siècle, l'objet Moyen Âge reconduit souvent au moment d'émergence des sciences sociales et à leur rapport privilégié à

⁷² White, 1973, 55 : « *The Renaissance itself, however, is conceived to be a product of the ironic fact that it depended upon the triumph of one fanaticism over another in Byzantium which drove scholars from Constantinople to Italy [...].* »

⁷³ *Ibid.*, 127, 215, 233, 311.

⁷⁴ *Ibid.*, 163 (voir aussi 170-177) : « *Ranke had been enchanted with the pictures Scott had drawn of the Age of Chivalry. [...] And so had gone to the sources of medieval history, documents and contemporary accounts of life in that time. He was shocked to discover not only that Scott's pictures were largely products of fancy but that the actual life of the Middle Ages was more fascinating than any novelistic account of it could ever be. Ranke had discovered that truth was stranger than fiction and infinitely more satisfying to him. He resolved, therefore, [...] to write history in such a way as to relate only what had actually happened in the past.* »

⁷⁵ *Ibid.*, 163. Nous traduisons.

⁷⁶ Voir Spiegel, 2013.

⁷⁷ White, 1966, 123 : « *an attempt to liberate Western man from the tyranny of historical consciousness* ».

ce temps autre, travaillé par elles de manière réflexive, du moins chez les spécialistes qui ont accordé une attention particulière à l'historiographie, dans la longue durée. De manière symptomatique, les évolutions de carrières de la médiévistique à l'étude des ^{xvii}^e et ^{xviii}^e siècles sont beaucoup plus rares.

En outre, l'exemple de Hayden White rappelle plus largement la place tenue par le Moyen Âge dans les études littéraires, aux confins entre linguistique, sémiotique, historiographie et création romanesque. Il est impossible de développer ce point ici, on se contentera de rappeler que dans le domaine allemand, Erich Auerbach, Leo Spitzer et Hans-Robert Jauss ont tous les trois eu une formation médiévistique et philologique et que celle-ci a joué un rôle non négligeable dans leur appréhension critique de la tradition littéraire européenne dans la très longue durée. On peut aussi songer, dans des registres très différents, aux œuvres de J. R. R. Tolkien, de Paul Zumthor et d'Umberto Eco, à la fois universitaires, théoriciens du récit et écrivains, voire à celle d'Italo Calvino, grand connaisseur des genres littéraires médiévaux qu'il a réinvestis dans des expérimentations partagées avec l'Oulipo. Dans le domaine francophone, la figure du poète, romancier et critique Jacques Roubaud fournit également un bon exemple de cette porosité entre médiévistique d'une part, critique et création contemporaine de l'autre.

Le rôle de ces passeurs peut être également indirect, notamment à travers la philosophie, dont le rapport aux sciences sociales a souvent été déterminant au cours des deux derniers siècles, en particulier en Allemagne, et qui a pu être le véhicule d'un rapport aux savoirs médiévaux. Comme nous l'avons dit, certains concepts et propositions élaborés par Heidegger ont été reçus et réemployés en sciences sociales, y compris en suscitant des réactions négatives. À cet égard, on peut mentionner son rejet par la sociologie allemande héritée du marxisme critique, ou encore le Bourdieu de *L'ontologie politique de Martin Heidegger*. Or, avant de devenir l'un des principaux représentants de la phénoménologie contemporaine, le jeune Martin Heidegger préparait une habilitation à l'université de Fribourg-en-Brisgau, dans un contexte intellectuel imprégné par la théologie catholique. Pour sujet, il choisit un écrit scolastique sur les catégories et la signification, qu'il pensait être du franciscain Jean Duns Scot et qui était en réalité du grammairien Thomas d'Erfurt. Ce traité intitulé *Sur les modes de signifier*, édité dans les œuvres complètes de Duns Scot au ^{xvii}^e siècle⁷⁸, avait déjà attiré l'attention de Charles S. Peirce en 1869⁷⁹. L'écrit d'habilitation de Heidegger, qui interprète la grammaire spéculative médiévale avec des outils husserliens et néokantiens⁸⁰, parut en 1916 chez l'éditeur Mohr à Tübingen⁸¹. Il a été considéré comme une phase de transition après laquelle Heidegger se détourna de

⁷⁸ Duns Scotus, 1639, vol. 1, 45-76.

⁷⁹ Peirce, 1984 [1869].

⁸⁰ Voir Grabmann, 1926, 118.

⁸¹ Heidegger, 1916.

la scolastique, pour regarder en direction de la mystique médiévale et de la théologie luthérienne, puis du paganisme.

Selon Sean Joseph McGrath, Heidegger a abouti à l'« eschatologie sans Dieu » de *Être et temps* (1927) par le biais d'un « renversement systématique, bien que secret, du paradigme théologique médiéval », autrement dit de la scolastique⁸². Depuis, la recherche a mis en évidence l'important rôle joué ensuite par le théologien dominicain Johannes Eckhart, que Heidegger regardait comme un mystique « allemand ». Jusqu'à la fin de sa carrière, Heidegger a vu en Maître Eckhart un critique de l'objectivité, du sujet volontaire et des représentations, au point que l'exigence eckhartienne de dépossession de soi (*gelâzenheit* en moyen-haut-allemand) aurait inspiré le projet heideggerien de « laisser-être » (*Gelassenheit*)⁸³. En outre, depuis la découverte des *Cahiers noirs* qui documentent les prises de position politiques de Heidegger à partir de 1931, il a été possible d'évaluer l'importance des emplois de la prétendue « mystique » d'Eckhart dans la conception d'une métaphysique antisémite, opposée à la « pensée calculatrice » (*rechnendes Denken*) attribuée aux Juifs⁸⁴. Le Moyen Âge et ses deux faces accentuées par la modernité – la scolastique et la mystique – ont donc nourri la pensée du philosophe de Fribourg-en-Brisgau, des années de formation à son engagement national-socialiste, même s'il n'a pas été sa seule source d'inspiration, de Platon à Kant.

Ces figures de passeurs, dont on trouvera d'autres exemples dans ce dossier et qui jouent un rôle clé à travers la construction du canon des références dans le domaine des disciplines universitaires contemporaines, conduisent à interroger le rôle de la formation aux études médiévales et, plus largement, à s'engager dans une sociologie de la médiévisique depuis le xix^e siècle⁸⁵. Sans doute faut-il garder à l'esprit que nous isolons ici artificiellement la place du Moyen Âge pour en rendre plus visibles les effets. Il ne faut pas céder à l'illusion d'optique consistant à ne plus voir que la référence médiévale dans la construction moderne des savoirs. Sans doute aussi faut-il parvenir à déterminer plus précisément ce qui, dans la médiévisique, conditionne cette construction moderne. Il s'agit en effet d'un habitus disciplinaire lié à un apprentissage et à des méthodes, mais aussi d'un rapport à un ensemble d'éléments qui, sans essentialiser le Moyen Âge, peuvent du moins l'objectiver partiellement, par exemple un système scolaire et disciplinaire spécifique, une structure sociale dominée par l'articulation entre l'Église et la féodalité, un état d'alphabétisation restreint. La connaissance de ces éléments, leur élaboration même, a nourri une forme de critique et de réflexivité par rapport à la modernité. La combinaison de ces deux dimensions

⁸² McGrath, 2006, 4 : « [...] a systematic, if covert, overthrowing of the medieval theological paradigm, which has come to be known as "Scholasticism" ».

⁸³ Voir Moore, 2019.

⁸⁴ Baeza, 2022.

⁸⁵ Voir, récemment, Fontbonne, 2023.

produit un effet d'« estrangement », pour parler comme Carlo Ginzburg⁸⁶, qui importe au sein des sciences sociales modernes un ferment médiévistique, sinon médiéval.

Des sciences sociales au Moyen Âge

Le deuxième type de relation identifiable est en quelque sorte inverse du précédent, sans qu'il faille forcer la symétrie : il s'agit de montrer comment le Moyen Âge peut constituer un terrain d'expérimentation ou d'élaboration de savoirs spécifiques des sciences sociales, en modifiant à la fois la compréhension des sociétés médiévales et, en retour, la démarche de ces disciplines ou champs scientifiques. L'étude du moment médiéval est par exemple l'un des éléments fondateurs de l'espace intellectuel de l'histoire des sciences. Dans des travaux consacrés à Léonard de Vinci parus entre 1906 et 1913, puis dans son monumental *Système du monde* dont la publication s'est échelonnée de 1913 à 1959, le physicien français Pierre Duhem, fervent catholique passé à la postérité pour ses travaux en thermodynamique, avait fait naître la science moderne le 7 mars 1277, lorsque l'évêque de Paris Étienne Tempier avait promulgué une censure qui interdisait l'enseignement de thèses aristotéliennes et qui permettait donc, selon Duhem, de se libérer du carcan déterministe de la physique antique⁸⁷. Ce geste est emblématique de la fluctuation de la césure entre Moyen Âge et modernité, sa chronologie variant d'une manière remarquable. La modernité scientifique, chez Duhem, commencerait à la fin du XIII^e siècle, tandis que, pour les analystes du système féodal, le Moyen Âge juridique et institutionnel dure jusqu'à la Révolution française. Du point de vue formel de la constitution des sciences sociales comme disciplines critiques de l'historiographie importe avant tout l'existence même de cette césure.

Duhem, par sa proposition, prolongeait un conflit politique et épistémologique avec Marcellin Berthelot (1827-1907), professeur de chimie au Collège de France, républicain et libre-penseur, ministre mais aussi pionnier de l'histoire des sciences⁸⁸. Dans les trois volumes de *La chimie au Moyen Âge* (1893), dont l'un est entièrement consacré aux sources arabes, Berthelot identifiait l'alchimie et les techniques médiévales comme un moment crucial de l'histoire de la chimie. Cette dernière aurait présenté un développement continu de l'Antiquité à Antoine Laurent de Lavoisier, avec d'importantes séquences « orientales » qui conduisirent Berthelot à l'étude de sources syriaques et arabes inédites, secondé par des collègues orientalistes. Si l'affrontement entre Berthelot et Duhem fut très violent, le premier barrant la route de l'université au second, le conflit a eu pour résultat de faire de l'époque médiévale l'un des terrains de

⁸⁶ Ginzburg, 1996.

⁸⁷ Voir Murdoch, 1991 ; Biard, 2004.

⁸⁸ Balcou (dir.), 2010.

controverses privilégiés pour une histoire des sciences en plein essor, en France mais aussi dans d'autres configurations académiques.

On en mesure bien les conséquences dans le domaine anglophone. En effet, en 1909, Duhem, intéressé à l'histoire longue de la physique, avait étudié un fragment inédit de l'*Opus tertium* du franciscain Roger Bacon⁸⁹, actif au XIII^e siècle et dont des traditions savantes britanniques avaient fait un héros national depuis le XVIII^e siècle⁹⁰. La mode des études sur Roger Bacon produisit ensuite, aux États-Unis puis en Angleterre, des généalogies de la science expérimentale moderne à partir de la pensée franciscaine d'Oxford au XIII^e siècle, et donna naissance à une tradition spécifique d'histoire des sciences. L'historien américain Lynn Thorndike, qui avait enquêté sur les rôles de la magie dans l'histoire intellectuelle européenne pour sa thèse de doctorat, a publié, en 1914, un article séminal sur Roger Bacon en prophète de la science moderne⁹¹. En 1953, le zoologue australien Alistair Crombie a créé, à Oxford, un enseignement d'histoire des sciences, qu'il a assumé jusqu'en 1977, devenant ainsi le premier titulaire de la chaire oxonienne consacrée à cette discipline. La même année, il publiait un ouvrage sur un autre franciscain de l'université d'Oxford, un peu plus âgé que Roger Bacon, Robert Grosseteste⁹². Le futur concepteur des « styles scientifiques⁹³ », affirmait ce faisant l'origine médiévale de la science expérimentale, ainsi que son caractère authentiquement britannique.

Cette proposition donna lieu à une controverse avec Alexandre Koyré, lui aussi formé aux études médiévales. En 1923, quinze ans avant ses travaux sur la physique de Galilée, Koyré avait en effet publié une étude sur saint Anselme⁹⁴ et il commençait à enseigner sur la mystique à l'École pratique des hautes études⁹⁵. Dans son ouvrage de 1953, Crombie reprit les résultats des *Études galiléennes* publiées par Koyré en 1939 en les insérant dans sa longue histoire continuiste de la science expérimentale, de 1100 à 1700. Contre cette généalogie médiévale de la science moderne, Koyré a défendu sa thèse de la rupture, qui faisait naître la science moderne d'une révolution scientifique. Dans un article de 1956, il déniait la qualification de « science » aux pratiques et aux théories savantes médiévales que Crombie avait identifiées comme les « origines » oxoniennes de la science expérimentale, à savoir moderne. Sur le terrain historiographique, Koyré affirmait son désaccord au sujet de la définition même de la science. Contre l'école britannique d'Oxford, il défendait la scientificité de la théorie et de l'abstraction mathématique, qui, au XVII^e siècle, avaient renversé le règne de

⁸⁹ Duhem, 1909.

⁹⁰ Voir Power, 2018.

⁹¹ Thorndike, 1914.

⁹² Crombie, 1953.

⁹³ *Id.*, 1994.

⁹⁴ Koyré, 1923.

⁹⁵ *Id.*, 2016 [1986].

l'empirie bornée caractérisant les savoirs aristotéliens du Moyen Âge⁹⁶. La question de la définition de la science a ainsi été reliée à celle de l'articulation du Moyen Âge et de la modernité, comme rupture constitutive ou comme généalogie. Le rôle joué par les savoirs et les techniques médiévales a été l'un des principaux sujets d'affrontement en histoire des sciences au milieu du siècle dernier.

À côté de l'histoire de l'art et de la littérature, ainsi que des diverses pratiques affiliées à la discipline historique, le champ disciplinaire pour lequel le Moyen Âge et les études médiévales furent les plus déterminants a probablement été la sociologie. C'est dans cette perspective qu'il faut situer la contribution de Dominique Iogna-Prat, « Un Moyen Âge de modernes : ecclésiologie et sociologie ». Elle part de la relation entre une ecclésiologie enracinée dans le Moyen Âge et une sociologie en plein essor au ^{xix}^e siècle pour proposer un modèle non linéaire de production des savoirs de la modernité. L'historien évite de considérer la sociologie comme une version sécularisée de l'ecclésiologie, tout en identifiant dans les concepts et les structures de cette dernière des éléments décisifs pour la constitution des sciences sociales. Dominique Iogna-Prat montre en effet que la rupture moderne est nécessaire pour achever de penser le Moyen Âge en tant qu'entité, de sorte que la sociologie est, en un sens, également engagée dans la production de l'ecclésiologie, non en tant que réalité passée et discours des clercs médiévaux, mais en tant que science historique contemporaine. La construction disciplinaire des sciences sociales, confrontée à l'héritage médiéval, se révèle donc à la fois un résultat de ce legs et un formidable outil de son élucidation.

À une plus large échelle, les sciences sociales, apparues dans une Europe transformée par les révolutions politiques des ^{xviii}^e et ^{xix}^e siècles, ont largement fait usage d'une distinction entre la commune médiévale, regardée comme moins artificielle que la société moderne et fondée sur le serment et les relations interpersonnelles, et la société des individus (*Die Gesellschaft der Individuen*)⁹⁷, moderne et de nature juridique, dans le sens de Koselleck, mais aussi, plus largement, de la tradition qui va de Max Weber à Niklas Luhmann en passant par Norbert Elias. Pour construire leur objet, les deux intellectuels souvent considérés comme les pères de la sociologie, Weber en Allemagne et Durkheim en France, ont engagé des réflexions, très différentes par ailleurs, sur la ville médiévale, qui signifiait, dans leurs reconstructions, la fin de la société féodale. L'actualisation de modèles différents, « médiévaux », leur a aussi permis de penser le « commun » au sein de sociétés dont l'élément de base n'était plus le groupe, mais l'individu sujet de droits et d'obligations. Chez Weber, comme chez Marc Bloch, la fraternisation par serment (*Eidverbrüderung*), constitutive du statut de bourgeois, expliquait le mode de formation de la communauté médiévale sans

⁹⁶ *Id.*, 1956. Sur Koyré et Duhem : Clavelin, 1987.

⁹⁷ Nous faisons référence à un essai de Norbert Elias datant de 1939, composé initialement pour conclure le *Procès de civilisation*, mais qui fut publié en 1987, avec deux autres essais : Elias, 1987 (traduction française : Elias, 1991).

postuler de rupture avec la modernité, tandis que Durkheim privilégiait le modèle de la corporation urbaine médiévale, soulignant le rôle moral qu'il était encore appelé à assumer pour contrer l'égoïsme moderne⁹⁸. Faisant appel au Moyen Âge, Tönnies a développé une vision critique du libéralisme moderne et de ses formations sociales artificielles, auxquelles il opposait l'ordre organique de la communauté médiévale. La *Philosophie de l'argent* de Simmel, parue en 1900, est inscrite par Oexle sur cette même ligne de réflexion critique de la modernité, tandis que, jusqu'à la parution des *Formes élémentaires de la vie religieuse*, en 1912, Durkheim a développé « son programme d'une science moderne du social » à partir des sociétés prémodernes et des travaux historiques qui leur étaient consacrés⁹⁹.

L'étude de Raphaël Bories et Marie-Charlotte Calafat publiée dans ce numéro, intitulée « Folklore, ethnologie de la France et Moyen Âge, du musée d'Ethnographie du Trocadéro au musée national des Arts et Traditions populaires », s'inscrit dans le champ voisin de l'anthropologie des sociétés européennes et de leur rapport avec les études médiévales. En travaillant sur les rapports entre folklore, ethnographie et Moyen Âge, non pas à partir d'un corpus de textes, mais à partir d'institutions patrimoniales et d'artefacts, ils contribuent à une forme de comparatisme entre sciences sociales, qui repose sur une histoire matérielle des savoirs. Tant les catégories muséales que les dispositifs d'exposition façonnent une perception du temps présent nourrie du passé, reposant sur l'idée explicite d'une circularité et d'une généalogie qui seraient particulièrement visibles dans le domaine des arts et traditions populaires. La survivance et la longue durée s'incarnent ici dans des objets concrets, les notions de « peuple » et de « populaire » semblant impossibles à penser sans la référence à un passé médiéval transmis, tandis qu'inversement, la médiévistique aide à construire et à penser l'ethnologie des mondes populaires contemporains. On voit ainsi se creuser le sillon de l'anthropologie historique, y compris dans sa dimension expérimentale liée à l'archéologie et à l'histoire des techniques, à partir d'un rapport au Moyen Âge qui est aussi bien scientifique qu'imaginaire.

Enfin, pour choisir un dernier exemple parmi les domaines de recherche particulièrement dynamiques depuis le début du ^{xxi}e siècle, on observe que, des *gender studies* au « tournant ontologique »¹⁰⁰, le Moyen Âge fournit encore aujourd'hui des matériaux à travailler, des matières à réflexion et des terrains d'expérimentation, en particulier pour les savoirs qui se sont structurés, souvent depuis les États-Unis, sous la forme de *studies* et ont ainsi modifié les découpages disciplinaires. Pour illustrer ce point, il sera fait simplement mention de deux propositions très différentes, énoncées par des historiennes américaines et britanniques qui, pour enrichir ou critiquer des

⁹⁸ Sur Weber et Durkheim, voir Hulak, 2013.

⁹⁹ Oexle, 1992, 755.

¹⁰⁰ Sur ce tournant et ses enjeux à l'anthropocène, voir Kohn, 2015.

approches récentes, les ont appliquées à des terrains médiévaux. Premièrement, les études médiévales entretiennent des relations étroites et circulaires avec le féminisme intellectuel et l’histoire des femmes, en particulier par le biais d’enquêtes consacrées à des saintes, des hérétiques et des mystiques, mais elles ont aussi porté des projets d’études de genre. Depuis son *Jésus comme mère* paru en 1984¹⁰¹, la médiéviste Caroline Walker Bynum, professeur à Columbia et Princeton, a renouvelé l’histoire du corps, de la sexualité et du genre à partir du Moyen Âge, en mettant l’accent sur la fragmentation des corps et la continuité matérielle, ainsi que sur la fluidité des genres. Le corps des femmes mystiques, les reliques ou fragments de corps des saintes et des saints, et celui de Jésus féminisé, allaitant dans certaines représentations médiévales, sont chez Bynum autant de moyens pour repenser les frontières du genre à partir de mondes sociaux dans lesquels n’opéraient pas de distinctions entre le normal et le pathologique semblables à celles qu’ont instaurées les dispositifs de gestion modernes des corps. Dans les essais réunis en 1991 sous le titre *Fragmentation et rédemption : essais sur le genre et le corps humain dans la religion médiévale*¹⁰², Bynum entre ainsi en discussion avec la philosophie de l’esprit, l’histoire de l’art, la sociologie et l’anthropologie contemporaines, à partir d’un autre monde, en particulier de voix féminines situées en divers endroits du Moyen Âge.

Deuxièmement, du côté du dit « tournant ontologique », nous prendrons pour exemple un article publié en 2018 dans un numéro de la revue *Past & Present* consacré au projet « Le Moyen Âge global », porté par Catherine Holmes à l’université d’Oxford¹⁰³. Sous le titre « Globalizing Cosmologies », l’historienne des mondes aztèques Caroline Dodds Pennock et l’historienne du Moyen Âge latin Amanda Power, spécialiste de la pensée franciscaine et de Roger Bacon, y enquêtent sur la notion de globalisation. Elles établissent des parallèles entre deux mondes « prémodernes », la société précolombienne et le XIII^e siècle latin, pour questionner la validité et les implications de l’équation entre modernité et « globalisation », souvent située en Europe et conçue depuis l’Occident. Leur but est le suivant :

[...] nous considérons que beaucoup de communautés et de sociétés – qu’elles soient désignées comme prémodernes, indigènes, non occidentales ou d’une autre manière subalternes par rapport à la modernité occidentale – possèdent leurs propres manières complexes, sophistiquées et dynamiques de comprendre le « global » et de s’envisager elles-mêmes comme des actrices de « globalisation » dans ce cadre¹⁰⁴.

¹⁰¹ Bynum, 1984.

¹⁰² *Id.*, 1991.

¹⁰³ Voir la présentation du projet sur le site *Defining the Global Middle Ages* : <https://globalmiddleages.history.ox.ac.uk/context-and-objectives> (consulté le 31 août 2023).

¹⁰⁴ Dodds Pennock, Power, 2018, 90 (nous traduisons) : « [...] we contend that many communities and societies — whether conceived as pre-modern, indigenous, non-western or otherwise subaltern to western modernity — possessed their own complex, sophisticated and dynamic ways of understanding the “global” and envisaging themselves as “globalizing” actors within it. »

Couplées aux cosmologies aztèques, les représentations du monde élaborées durant le Moyen Âge latin permettent aux autrices de pluraliser la notion de global et de distinguer les processus de mondialisation qui furent produits par le commerce à l'ère moderne de pensées à visée globale qui ne doivent ni être confinées à la modernité telle qu'on l'a définie, ni être exclusivement recherchées en Europe. Dodds Pennock et Power démontrent que, pour envisager leur environnement à l'échelle cosmique, concevoir à la fois leur propre agentivité sociopolitique en son sein et la nécessaire limitation de leurs vues, ces deux sociétés considérées comme « subalternes », aztèque et médiévale, ont déployé des moyens théoriques qui n'étaient pas moins pertinents ou intéressants que nos conceptions modernes du global. Plus englobantes en matière d'agentivité, ces cosmologies incluaient une variété d'acteurs – hommes, esprits, divinités, animaux non humains, plantes ou éléments géologiques. Leurs reconstructions historiques permettent, dans une approche d'anthropologie symétrique, de mettre en perspective les visions du monde modernes et de relativiser la position de la modernité, de sorte « qu'il n'y a pas de raison d'affirmer une homogénéité ou un processus unidirectionnel du type de celui qui est d'habitude envisagé comme la "globalisation"¹⁰⁵ ». Au sein de ce parallèle construit entre des matériaux méso-américains et médiévaux, le Moyen Âge en vient à constituer un terrain d'expérimentation qui, de l'intérieur de la tradition européenne, en produit un outil critique et permet un déplacement par rapport à la structuration originelle du questionnement importé.

La médiévistique comme science sociale et le médiévalisme

Enfin, on peut décrire une troisième modalité des rapports entre Moyen Âge et sciences sociales, dans laquelle les formes culturelles de rapport au Moyen Âge, ce que l'on a appelé le médiévalisme, constituent une tierce partie. Il s'agit d'analyser des éléments culturels qui se sont cristallisés autour de références médiévales en dehors du monde académique, mais qui se sont en même temps construits dans des échanges avec les études médiévales. Souvent surdéterminé dans l'ordre politique, l'imaginaire culturel des sociétés européennes du XIX^e siècle a en effet procédé à de larges emprunts au Moyen Âge, avec une conscience et une réflexivité plus ou moins grandes eu égard à l'héritage historique et imaginaire qu'elles charriaient. Ce troisième angle d'approche met en évidence les relations réciproques entre la médiévistique comme science sociale et les usages vernaculaires, sociaux, politiques et culturels, de la référence médiévale.

Dans la culture politique du premier XIX^e siècle, depuis François Guizot, Jean-Charles-Léonard Sismonde de Sismondi et Augustin Thierry, la notion de féodalité a par exemple permis de caractériser, par un jeu de contrastes, la modernité ou la « civilisation » (chez

¹⁰⁵ *Ibid.*, 94.

Guizot). Elle désignait des formes d'organisation sociale antérieures, qui reposaient sur des liens interpersonnels de domination entre seigneur et vassaux. Pour Claude-Henri de Saint-Simon et Augustin Thierry qui, dès 1814, collaboraient à la rédaction de *L'Industrie* (1817-1818), le modèle d'organisation sociale qui a permis l'avènement des premiers progrès caractéristiques de la modernité était paradoxalement médiéval. Composées d'artisans et de négociants installés dans des villes, les « communes » – qui sont apparues dès le ^{xii}^e siècle, mais que Saint-Simon et Thierry ne situent pas précisément – ont peu à peu imposé un modèle sociopolitique industriel et pacifique, qui aurait rendu caduque la féodalité médiévale, militaire et guerrière, hostile donc à l'industrie. Dès 1820, Auguste Comte a plus explicitement repris cette identification de l'industrie, signe de la modernité, à la commune médiévale, alors qu'Augustin Thierry a consacré à l'affranchissement des communes la moitié de ses *Lettres sur l'histoire de France* publiées en 1827, en voyant désormais dans le regroupement communal une association de nature constitutionnelle compatible avec celle que promouvait la politique libérale contemporaine. La vision de Thierry, qui reposait sur l'agentivité historique des « races », est cependant ambiguë. C'est parce qu'elle était porteuse d'un héritage « romain » antique que la société médiévale aurait pu engendrer des mouvements démocratiques prémodernes. Ceux-ci abolirent la féodalité médiévale, que Thierry associait à la royauté des « Francs »¹⁰⁶. Comme nous l'avons dit auparavant, le Comte des années 1840 a fortement ancré ce processus d'affranchissement dans le Moyen Âge proprement dit, sans référence à l'Antiquité, en faisant de l'âge médiéval une longue période de préparation de la modernité.

À travers des grilles d'interprétation marxistes, le féodalisme, entendu comme rapport de production au sein duquel la terre est la propriété d'un seigneur qui exerce un pouvoir de contrainte sur les producteurs, a été l'une de ces thématiques médiévales qui permirent non seulement d'enquêter sur les modes de fonctionnement des sociétés européennes prémodernes, mais aussi de comparer différents espaces géopolitiques et de critiquer certains régimes de domination modernes et contemporains. Il a vu se constituer autour de lui un champ pluridisciplinaire dans lequel l'histoire, l'économie politique et l'anthropologie dominaient, mais duquel la philosophie et la sociologie n'étaient pas absentes. Du point de vue historique, il a permis d'organiser un champ d'enquêtes sur les stades de production et les rapports de domination antérieurs au capitalisme. Dans des approches plus anthropologiques, des modes de production et d'organisation sociale contemporains, considérés comme différents de la modernité capitaliste, furent explorés dans une visée comparatiste critique qui mobilisait souvent le féodalisme comme un modèle transportable hors de l'Europe.

En France, la Société d'étude du féodalisme, fondée en 1975 et dans laquelle Guy Bois, Jean-Philippe Genet, Alain Guerreau et Daniel Tollet, mais aussi l'ethnologue

¹⁰⁶ Sur ces aspects, voir Clauzade, 1996.

Charles Parain furent actifs, a été un lieu particulièrement vivant d'échanges entre médiévistes et modernistes jusqu'à l'arrêt de ses activités en 1983¹⁰⁷. Bien que les historiens médiévistes fussent nombreux dans ses rangs, l'approche comparatiste y a été développée, avec des séances consacrées à des sociétés asiatiques, américaines, africaines et d'Europe centrale¹⁰⁸. En 1981, un colloque à Trèves réunissait les chercheurs français et des collègues des deux Allemagnes, RFA et RDA, autour de la question du féodalisme regardé depuis une théorie marxiste qui était alors renouvelée de différentes manières.

Le concept a aussi voyagé dans les *subaltern studies*, véhiculé par un marxisme à coloration gramscienne. Il a pu servir à décrire des groupes sociaux indiens comme « semi-féodaux » ou, par exemple chez Partha Chatterjee, à constituer, avec d'autres formations de pouvoir, en l'occurrence communale et bourgeoise, une grille de lecture applicable à l'échelle du monde¹⁰⁹. À l'horizon des études postcoloniales, la médiéviste américaine Kathleen Davis s'est ainsi intéressée aux relations dialectiques constitutives du couple Moyen Âge/modernité et de son jumeau, l'opposition entre féodalisme et sécularisme¹¹⁰. Selon elle, la mobilisation du Moyen Âge a joué un rôle clé dans les luttes coloniales et postcoloniales autour de l'identité raciale, ethnique et territoriale, si bien qu'elle en a conclu que « l'histoire médiévale et l'histoire coloniale sont intimement liées », parce que « le Moyen Âge féodal et superstitieux – en fait, l'idée même du Moyen Âge qui est la nôtre aujourd'hui – est né du colonialisme¹¹¹ ». Il n'y aurait jamais eu de « féodalisme » au Moyen Âge ; cette catégorie aurait été inventée par des juristes, au ^{xvi}^e siècle, dans le but d'écrire une histoire de la souveraineté et de l'empire européens, extensibles à d'autres mondes regardés comme non modernes. Ainsi, l'invention moderne du Moyen Âge aurait été largement déterminée par l'histoire du colonialisme. Le Moyen Âge, dans sa dimension féodale en particulier, serait un produit de l'imaginaire colonial.

Le domaine de l'histoire de l'art et les pratiques artistiques, picturales ou architecturales, ont aussi constitué des objets « médiévaux » qui ont ensuite été retravaillés par les sciences sociales. Nous l'avons vu, ils se situent parmi les premiers domaines de réinvestissement du Moyen Âge dans la culture européenne, avant même la naissance de la médiévistique universitaire, et leur vie sociale se prolonge tout au long de la modernité. Privilégiant la matérialité architecturale du rapport au Moyen Âge, Stéphane Sadoux, dans sa contribution à ce numéro, « Idéalisé et opérant ? Le statut de la ville médiévale dans la formation de la pensée urbanistique britannique au début du ^{xx}^e siècle », décrit un rapport historique au Moyen Âge qui a produit des effets matériels

¹⁰⁷ Voir Abélès, Dufal (dir.), 2023.

¹⁰⁸ Voir Abélès, 2023, § 21.

¹⁰⁹ Voir Sangeeta *et al.*, 1984 ; Chakrabarty, 2002.

¹¹⁰ Davis, 2008 ; Davis, Altschul (dir.), 2010.

¹¹¹ Davis, 2015, 70.

concrets en orientant l'architecture et, à travers elle, la vie sociale, d'une manière tout à fait singulière. Pour lutter contre les problèmes créés par la modernité, un mouvement de l'urbanisme britannique a recouru au Moyen Âge, considéré comme mieux adapté à l'organisation sociale vécue, de sorte qu'une certaine idée de la ville médiévale devint une ressource pour penser et dessiner la ville moderne. Comme en témoigne l'exemple des îlots urbains et *quadrangles*, le Moyen Âge a la capacité d'informer non seulement les sciences sociales, mais aussi le cadre quotidien de vie de la société britannique, par le biais de l'urbanisme.

Plus largement, la cathédrale gothique est sans doute l'une des manifestations les plus claires de cette réinvention culturelle du Moyen Âge et de son intégration dans l'ordre nouveau des savoirs. Son émergence en tant qu'objet culturel de référence coïncide avec le grand mouvement de médiévalisme lié au romantisme de la fin du XVIII^e siècle. Tandis qu'en Angleterre, la catégorie de « gothique » est devenue centrale dans l'imaginaire historique à partir de Walpole, dans un sens très large qui peut désigner aussi bien une époque, une esthétique qu'un genre littéraire, en Allemagne, sa dimension proprement architecturale est mise en évidence à partir de Johann Wolfgang von Goethe et des pages célèbres qu'il a consacrées à la cathédrale de Strasbourg, dans *Architecture allemande*, en 1772¹¹². Inachevée au Moyen Âge, la cathédrale de Cologne fut remise en chantier au XIX^e siècle, alors que Guillaume de Humboldt, Friedrich Schlegel et le penseur catholique Joseph Görres s'étaient enthousiasmés pour son architecture regardée comme l'incarnation du gothique germanique. La construction s'est achevée en 1880, inventant une continuité du XIII^e siècle au XIX^e siècle¹¹³.

C'est le début d'une immense fortune de la cathédrale gothique, qui devint, entre la fin du XVIII^e et le début du XX^e siècle, le symbole peut-être le plus évident de l'omniprésence des artefacts désormais considérés comme « médiévaux » au sein d'une modernité fortement teintée d'identité nationale. Chateaubriand, puis surtout Hugo, avec *Notre-Dame de Paris* en 1831¹¹⁴, lui ont assuré une position littéraire centrale en France, dans le contexte du processus de nationalisation du gothique (alors même qu'en Angleterre, on considère le gothique comme l'idiome anglais par excellence, et qu'en Allemagne, après Goethe, il est identifié à l'âme culturelle germanique). On en retrouve la trace chez Charles Péguy ou surtout chez Marcel Proust¹¹⁵, qui s'élève contre la séparation de l'Église et de l'État, en 1904, au nom de la défense des cathédrales :

Pensez-vous que ce qu'il [le gouvernement] a fait pour des ruines romaines, il ne le ferait pas pour des monuments français, pour ces cathédrales qui sont probablement la plus haute mais indiscutablement la plus originale expression du génie de la France ? Car à notre

112 Recht, 2016 ; *id.*, 2020.

113 Dann (dir.), 1983.

114 Chane-Alune, 2013.

115 Fraisse, 2014 [1990].

littérature on peut préférer la littérature d'autres peuples, à notre musique leur musique, à notre peinture et à notre sculpture, les leurs ; mais c'est en France que l'architecture gothique a créé ses premiers et ses plus parfaits chefs-d'œuvre. Les autres pays n'ont fait qu'imiter notre architecture religieuse, et sans l'égaliser. [...] Les cathédrales ne sont pas seulement les plus beaux monuments de notre art, mais les seuls qui vivent encore leur vie intégrale, qui soient restés en rapport avec le but pour lequel ils furent construits. [...] C'est ainsi que devant cette réalisation artistique, la plus complète qui fut jamais, puisque tous les arts y collaborèrent, du plus grand rêve auquel se soit jamais élevée l'humanité, on peut rêver de bien des manières, et la demeure est assez grande pour que nous y puissions tous trouver place¹¹⁶.

La cathédrale n'est pas moins présente dans le domaine pictural, comme le rappelle la série de tableaux consacrés à la cathédrale de Rouen par Claude Monet¹¹⁷, ou dans celui de l'architecture, au temps du dégagement des places urbaines devant les grands monuments médiévaux et de la rénovation néogothique liée à la patrimonialisation, telle qu'on la voit se dérouler en France avec Eugène Viollet-le-Duc ou en Angleterre sous l'impulsion d'Augustus Pugin et de Ruskin. Mais elle devient dans le même temps un objet d'intérêt pour les savoirs universitaires, en particulier sous l'impulsion de Hegel, qui lui accorde une place importante dans son *Esthétique*, où elle représente des pratiques sociales, mais aussi l'âme de la société médiévale :

Quand on entre dans l'intérieur d'une *cathédrale* du moyen âge, cette vue fait moins songer à la solidité des piliers qui supportent l'édifice, à leur rapport mécanique avec la voûte qui repose sur eux, qu'aux sombres arcades d'une forêt dont les arbres rapprochés entrelacent leurs rameaux. Une traverse a besoin d'un point d'appui solide et d'une direction à angle droit. Mais, dans l'architecture gothique, les murs s'élèvent d'eux-mêmes librement ; il en est de même des piliers, qui se déploient dans divers sens, et se rencontrent comme accidentellement. En d'autres termes, leur destination, de supporter la voûte qui, en effet, s'appuie sur eux, n'est pas expressément manifestée et représentée en soi. On dirait qu'ils ne supportent rien, de même que, dans l'arbre, les branches ne paraissent pas supportées par le tronc, mais, dans leur forme de légère courbure, semblent une continuation de la tige, et forment, avec les rameaux d'un autre arbre, un toit de feuillage. Une pareille voûte jette l'âme dans la rêverie. [...] Dans une pareille cathédrale, il y a place pour tout un peuple ; car, ici, la foule des fidèles d'une ville et de toute la contrée environnante ne doit pas se réunir autour de l'édifice, mais dans son intérieur. De même aussi, tous les intérêts si variés de la vie qui touchent à la religion trouvent place à côté les uns des autres¹¹⁸.

Il est impossible ici de retracer l'ensemble de la construction de la cathédrale gothique comme objet théorique par la philosophie, l'histoire de l'art et l'histoire

¹¹⁶ Proust, 2022 [1904], 251, 253 et 259.

¹¹⁷ Le Men, 1998.

¹¹⁸ Hegel, 1875, 289 et 292.

à partir de Goethe, Hegel ou Viollet-le-Duc, mais il faut souligner que la dimension métonymique de la cathédrale, permettant de penser l'ensemble du Moyen Âge à partir d'elle, acquiert une prégnance remarquable dans la longue durée. L'architecture romane n'a pas connu la même fortune, malgré quelques réinterprétations modernes. Pour l'architecte, théoricien et historien de l'architecture Gottfried Semper (1803-1879), qui est peut-être le premier à avoir proposé le célèbre rapprochement entre gothique et scolastique, l'architecture des cathédrales médiévales est « une simple traduction de la philosophie scolastique dans la pierre¹¹⁹ ». On retrouve cette idée chez Charles Rufus Morey (1877-1955)¹²⁰, acteur essentiel du développement de l'histoire de l'art aux États-Unis, directeur du département d'art et d'archéologie de Princeton de 1924 à 1945 et créateur de l'Index of Christian Art. Morey a fait venir à Princeton celui qui s'est penché avec le plus d'attention sur la cathédrale gothique au milieu du xx^e siècle, Erwin Panofsky (1892-1968), qui donna en 1948, à l'abbaye Saint-Vincent de Latrobe, la célèbre conférence publiée plus tard, en 1951, sous le titre *Gothic Architecture and Scholasticism*. Ce texte fut traduit en français par Pierre Bourdieu et publié, avec un autre texte de Panofsky sur Suger, dans un volume intitulé *Architecture gothique et pensée scolastique* en 1967 aux Éditions de Minuit. Il est accompagné d'une postface passée à la postérité pour contenir la première formulation théorique de la notion d'habitus chez Bourdieu. Centrale dans sa théorie sociologique, elle lui est inspirée par la lecture et le lexique médiéval de Panofsky¹²¹, et lui permet de renouveler la tradition venue de Mauss. Ainsi, la référence médiévale à la cathédrale gothique chemine de Hegel à Bourdieu en passant par l'histoire de l'art et s'inscrit au cœur des sciences sociales contemporaines, en tant qu'elle entretient des liens discrets mais profonds avec l'esthétique ou la sociologie.

C'est également dans une approche réflexive de la culture que s'inscrit l'article de Pauline Guillemet, « Le voile culturel du Moyen Âge dans les sciences sociales britanniques (xix^e-xx^e siècles) ». À partir de l'exemple de Raymond Williams, l'historienne fait l'hypothèse que le médiévalisme culturel propre aux penseurs sociaux du xix^e siècle victorien, source d'inspiration considérable pour les sciences sociales britanniques, a contribué à l'élaboration des *cultural studies* dans les années 1960. La dimension de critique de la modernité a pu, en particulier, se nourrir d'une conception du Moyen Âge comme ressource culturelle pour penser l'ordre social. Autour de l'idée de « matérialisme culturel » a ainsi pu se nouer une relation entre une question clé du marxisme anglais du xx^e siècle et un héritage médiéval et médiéviste tenant lieu à la fois de

¹¹⁹ Semper, 1860, 29.

¹²⁰ Morey, 1942, en particulier 265.

¹²¹ Sur ce moment essentiel de dialogue intellectuel entre Panofsky et Bourdieu, voir l'article à paraître de Paul Pasquali, « Quand Bourdieu découvrait Panofsky. La fabrique éditoriale d'*Architecture gothique et pensée scolastique* », dans la revue *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, en attendant le livre en préparation par Paul Pasquali et Étienne Anheim consacré aux rapports entre Bourdieu et Panofsky.

garantie culturelle et de contre-modèle possible face à la société industrielle capitaliste. De manière exemplaire, cette dernière enquête montre quels types de résultats peut produire une histoire plurielle des appropriations modernes du Moyen Âge.

Dans le prolongement de ces réflexions, on peut enfin indiquer rapidement un dernier objet de cristallisation théorique qui articule sciences sociales, enjeux politiques contemporains et Moyen Âge, autour des notions de communauté, commune et communs. On a déjà évoqué l'opposition entre communauté et société, *Gemeinschaft* et *Gesellschaft*, dans la tradition sociologique allemande, que l'on peut mettre en parallèle avec les notions de solidarité mécanique et de solidarité organique dans la sociologie durkheimienne. Or l'une des principales matrices de ces couples conceptuels, en particulier dans la tradition allemande de Marx, Weber ou Tönnies, est l'opposition entre Moyen Âge et modernité urbaine et industrielle du XIX^e siècle. Ce jeu d'oppositions engage une série de conséquences en matière d'analyse scientifique, mais aussi de vision sociopolitique, dans la mesure où les caractérisations qu'il articule servent à défendre des formes d'organisation sociale appuyées sur des modèles historiques. Ainsi, dans l'histoire du travail en Europe au XIX^e siècle, la référence aux métiers médiévaux en tant que communauté laborieuse idéale est récurrente, non seulement dans une perspective conservatrice chrétienne, mais aussi dans une vision socialiste antilibérale. En effet, dans un cas comme dans l'autre, la disparition des corps intermédiaires qui s'opère en France entre le ministère de Turgot et la loi Le Chapelier de 1791 est considérée comme l'acte fondateur d'une modernité libérale dangereuse pour la justice et l'équilibre de la société. Émergent alors des courants de pensée politiques étroitement liés à des savoirs médiévistes qui fournissent un répertoire d'exemples et de concepts, de sorte que l'historiographie du travail médiéval entre 1850 et 1900 est indissociable de ses enjeux militants, comme a pu le montrer Philippe Bernardi. Ce constat demeure valable jusqu'au temps du fascisme italien ou du vichysme, avec des phénomènes de néocorporatisme se réclamant expressément du modèle médiéval¹²². Ces appropriations ne sauraient relever de l'opposition entre médiévisme et médiévalisme, car les deux ne cessent ici de se mêler. Un médiévalisme politique qui forge une image fantasmée des communautés de travail du Moyen Âge nourrit des recherches érudites sur les métiers médiévaux. Inversement, les travaux scientifiques les mieux informés méthodologiquement sont en même temps orientés par une perspective contemporaine. On le voit bien dans la préface que donne Lazare-Maurice Tisserand, inspecteur principal du service des publications historiques de la ville de Paris, à l'édition par les chartistes René de Lespinasse et François Bonnardot, en 1879, du fameux *Livre des métiers* d'Étienne Boileau, le principal texte réglementaire des métiers parisiens au Moyen Âge :

¹²² Bernardi, 2009.

Si les relations se sont refroidies entre les salariés et les chefs d'industrie, ne serait-ce point parce que ceux-ci n'apparaissent plus à ceux-là que comme des entrepreneurs de travail, qui les emploient et les payent plus ou moins bien, en leur laissant, d'ailleurs, toute latitude d'aller chercher meilleure condition dans un autre atelier, ou d'en créer eux-mêmes un nouveau, et qui, la besogne achevée et le gain réalisé, ne gardent d'eux aucun souvenir ? On le voit, dans le système contemporain, le principe de la liberté a produit l'individualisme, avec ses initiatives et ses responsabilités, avec ses chances de succès et ses possibilités de fortune pour quelques-uns, mais aussi avec ses isolements, ses faiblesses et ses gênes pour le plus grand nombre. [...] Si l'on devait juger un régime par le mot qui le caractérise le mieux, on appliquerait à celui de la Communauté ouvrière l'épithète de protecteur, et cela dans le sens le plus large et le plus étendu¹²³.

Avant de conclure en disant que le temps était venu de rééditer ce document médiéval essentiel, Tisserand ajoutait, en faisant le parallèle entre Moyen Âge et modernité et en prônant explicitement la dimension utilitaire de la recherche scientifique et réflexive :

Expression de la société chrétienne et féodale, le régime du *Livre des Métiers* plaçait le travail sous la main de l'Église et de l'État ; celui de Turgot et des économistes, fait à l'image du monde moderne, essentiellement laïque et libéral, ne le soumet à aucune puissance de l'ordre moral ou politique ; mais, en l'affranchissant de toute sujétion civile ou religieuse, il le laisse sans autre protecteur que lui-même. Il appartient à un siècle chercheur et réfléchi, qui a l'habitude et le goût des études comparées, de faire, entre l'un et l'autre régime, d'utiles rapprochements¹²⁴.

On pourra également songer à la riche historiographie de la commune médiévale, qui est au XIX^e siècle un objet d'intérêt de la part des historiens libéraux mais aussi des penseurs socialistes¹²⁵, et qui se trouve au croisement entre érudition, économie politique et militantisme. On sait d'ailleurs que la Commune parisienne de 1871 avait choisi sa dénomination en référence aux communes médiévales et on peut suivre, tout au long du XX^e siècle, des théories de l'émancipation liées à la philosophie et aux sciences sociales, qui accordent au mouvement communal médiéval une place de premier plan. On le voit par exemple chez Cornelius Castoriadis (1922-1997), penseur marxiste hétérodoxe, psychanalyste, philosophe, militant trotskiste, puis l'un des animateurs du groupe Socialisme ou Barbarie, avant de devenir, en 1980, directeur d'études à l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS). Il considérait le XII^e siècle européen comme l'un des tournants majeurs dans l'histoire de la construction d'un mouvement démocratique et autogestionnaire, faisant varier d'une autre manière encore la césure entre Moyen Âge

123 Boileau, 1879, ix-x.

124 *Ibid.*, xv.

125 Hulak, 2023.

et modernité. Enfin, les théories économiques autour des « communs », développées depuis l'œuvre majeure d'Elinor Ostrom (1933-2012), qui sont devenues la base d'un mouvement plus général de remise en cause des formes d'appropriation privées d'une série de ressources naturelles comme l'eau, les pâturages ou les forêts, ont, elles aussi, largement utilisé la critique d'une modernité identifiée à l'individualisme et à la propriété à partir du XVIII^e siècle, en préconisant le retour à un répertoire de pratiques sociales et juridiques référencées au Moyen Âge, même lorsqu'elles sont largement mythiques et participent également d'un imaginaire médiévalisant¹²⁶.

Ces formes d'appropriation de certains objets considérés rétrospectivement comme « médiévaux », la féodalité, la ville, la cathédrale, la corporation, la commune ou les communs, ont certes une valeur symbolique et idéologique, mais le pari de ce numéro est de considérer qu'elles ont aussi une performativité culturelle et intellectuelle et permettent de relire la genèse des sciences sociales dans une nouvelle perspective historicisée. De manière plus large, l'objectif de ce dossier est de mettre en évidence un aspect particulier de la critique de la modernité par les sciences sociales, un dispositif différent de ceux qui sont élaborés par les critiques des Lumières. À partir de Max Horkheimer et Theodor W. Adorno, la contestation de l'héritage des Lumières fut souvent frontale, car les Lumières étaient pensées dans un rapport de continuité avec le XX^e siècle. Par contraste, le Moyen Âge, objet construit *a posteriori* et malléable, mis au service de diverses fins, n'avait pas forcément à être rejeté ou défendu. Pourtant, la constitution du Moyen Âge par une modernité qui s'était affirmée en se démarquant de lui s'est accompagnée d'un processus dialectique par lequel cette même période s'est trouvée jouer un rôle paradoxal au XX^e siècle : elle a été le moyen d'une critique de la modernité par le savoir réflexif qui la caractérise le mieux, les sciences sociales, pour en revenir aux thèses d'Antoine Lilti déjà évoquées ou à celles de Bruno Karsenti au sujet de l'héritage des XVIII^e et XIX^e siècles au XX^e siècle¹²⁷. À partir d'études de cas rapidement esquissées et mises en relation avec les articles de ce numéro, nous avons essayé ici d'identifier différentes modalités du rapport entre les sciences sociales et une référence médiévale elle-même partagée entre un projet d'élucidation scientifique et une grande variété d'appropriations par les sociétés contemporaines. Nous souhaitons ainsi contribuer à l'écriture d'une histoire plurielle des appropriations modernes du Moyen Âge, regardé comme l'un des opérateurs du réordonnement des temps et des savoirs à l'œuvre en Europe depuis le tournant des XVIII^e et XIX^e siècles.

¹²⁶ Voir par exemple Bergstrom, 2010, qui présente l'œuvre d'Ostrom en la remettant en perspective du point de vue de la théorie des communs en économie depuis les années 1950, et qui montre que la référence historique aux sociétés anciennes, en particulier médiévales, est présente depuis l'origine. Pour une analyse récente de la question des communs par des historiens du Moyen Âge, en lien avec la théorie économique, voir Viso, Rao, 2022.

¹²⁷ Karsenti, 2013.

Bibliographie

- Abélès, S.**, 2023, « La Société d'étude du féodalisme : documents, témoignages, perspectives », *L'Atelier du Centre de recherches historiques*, 27, DOI : 10.4000/acrh.28109.
- Abélès, S., Dufal, B.** (dir.), 2023, *L'Atelier du Centre de recherche historique*, 27, *Retour à l'horizon. Historiographie du féodalisme*.
- Albert, J.-P.**, 2005, « Qui croit à la transsubstantiation ? », *L'Homme*, 175-176, p. 369-396, DOI : 10.4000/lhomme.29573.
- Alexander, M.**, 2007, *Medievalism. The Middle Ages in Modern England*, New Haven, Yale University Press.
- Andrews, K.**, 1989, « Nazarenes and Pre-Raphaelites », *Bulletin of the John Rylands Library*, 71 (3), p. 31-46.
- Anheim, É.**, 2016, « Le rêve de l'histoire totale », dans Revel, J., Schmitt, J.-C. (dir.), *Une autre histoire. Jacques Le Goff (1924-2014)*, Paris, Éditions de l'EHESS, p. 79-85.
- Anheim, É.**, 2019a, « Le Moyen Âge et les boucles du temps. Entretien avec Thomas Angeletti, Quentin Deluermoz et Juliette Galonnier », *Tracés. Revue de sciences humaines*, 36, p. 227-248.
- Anheim, É.**, 2019b, « Moyen Âge », dans Potin, Y., Sirinelli, J.-F. (dir.), *Généralisations historiennes (xix^e-xxi^e siècle)*, Paris, CNRS Éditions, p. 487-503.
- Anheim, É., Berend, N.**, 2023, « Introduction », *Medieval Encounters*, 29 (2-3), p. 145-151.
- Assmann, J.**, 1997, *Das kulturelle Gedächtnis, Schrift, Erinnerung und politische Identität in frühen Hochkulturen*, Munich, Beck.
- Baeza, R.**, 2022, « Eine Relektüre von Heideggers Rezeption Meister Eckharts im Lichte der Schwarzen Hefte », dans Mauriège, M., Roesner, M. (dir.), *Meister Eckharts Rezeption im Nationalsozialismus. Studien zur ideologischen Ambivalenz der "deutschen" Mystik*, Leyde, Brill, p. 164-191.
- Bakhtine, M.**, 1970, *L'œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen Âge et sous la Renaissance*, Paris, Gallimard.
- Balcou, J.** (dir.), 2010, *Marcelin Berthelot (1827-1907). Sciences et politique*, Rennes, Presses universitaires de Rennes.
- Banham, J., Harris, J.** (dir.), 1984, *William Morris and the Middle Ages*, Manchester, Manchester University Press.
- Bartlett, R.**, 1993, *The Making of Europe. Conquest, Colonization and Cultural Change, 950-1350*, Londres, Penguin.
- Baschet, J.**, 2004, *La civilisation féodale. De l'an mil à la colonisation de l'Amérique*, Paris, Aubier.
- Bergstrom, Th. C.**, 2010, « The Uncommon Insight of Elinor Ostrom », *The Scandinavian Journal of Economics*, 112 (2), p. 245-261.
- Bernardi, P.**, 2009, *Maître, valet et apprenti au Moyen Âge. Essai sur une production bien ordonnée*, Toulouse, CNRS/Presses universitaires du Mirail.
- Besson, A.**, 2022, « Folklore », dans Besson, A., Blanc, W., Ferré, V. (dir.), 2022, *Dictionnaire du Moyen Âge imaginaire. Le médiévalisme, hier et aujourd'hui*, Paris, Vendémiaire, p. 172-177.
- Besson, A., Blanc, W., Ferré, V.** (dir.), 2022, *Dictionnaire du Moyen Âge imaginaire. Le médiévalisme, hier et aujourd'hui*, Paris, Vendémiaire.
- Biard, J.**, 2004, « Le rôle des condamnations de 1277 dans le développement de la physique selon Pierre Duhem », *Revue des questions scientifiques*, 175 (1), p. 15-35.
- Boileau, É.**, 1879, *Le livre des métiers*, éd. par R. de Lespinasse et F. Bonnardot, avant-propos de L.-M. Tisserand, Paris, Imprimerie nationale.
- Büttgen, Ph., Rauwel, A.** (dir.), 2019, *Théologie politique et sciences sociales. Autour d'Erik Peterson*, Paris, Éditions de l'EHESS.
- Bynum, C. W.**, 1984, *Jesus as Mother. Studies in the Spirituality of the High Middle Ages*, Berkeley, University of California Press.

- Bynum, C. W.**, 1991, *Fragmentation and Redemption. Essays on Gender and the Human Body in Medieval Religion*, New York, Zone Books.
- Cesalli, L.**, 2017, « Brentano philosophe de l'histoire de la philosophie », dans Zahnd, U. (dir.), *Language and Method. Historical and Historiographical Reflections on Medieval Thought*, Fribourg-en-Brisgau, Rombach, p. 357-374.
- Chakrabarty, D.**, 2002, *Habitations of Modernity. Essays in the Wake of Subaltern Studies*, Chicago, University of Chicago Press.
- Chakrabarty, D.**, 2020, *Provincialiser l'Europe. La pensée postcoloniale et la différence historique*, traduit de l'anglais par O. Ruchet et N. Vieillescazes, Paris, Éditions Amsterdam.
- Chandler, A.**, 1965, « Sir Walter Scott and the Medieval Revival », *Nineteenth-Century Fiction*, 19 (4), p. 315-332.
- Chane-Alune, J.**, 2013, « La cathédrale d'ombre. Portée philosophique des interprétations de l'architecture gothique, depuis Goethe et Hugo », *Philonsorbonne*, 7, p. 63-79.
- Chappey, J.-L.**, 2002, « Le XVII^e siècle comme enjeu philosophique et littéraire au débat du XIX^e siècle », *Les cahiers du centre de Recherches historiques*, 28-29.
- Christin, O.**, 2008, « Ancien Régime. Pour une approche comparatiste du vocabulaire historiographique », *Mots. Les langages du politique*, 87, *Chrononymes. La politisation du temps*, p. 13-26.
- Clauzade, L.**, 1996, « Le statut philosophique des communes médiévales chez Saint-Simon, A. Thierry et A. Comte », *Cahiers de recherches médiévales*, 2, p. 97-107.
- Clavelin, M.**, 1987, « Le débat Koyré-Duhem, hier et aujourd'hui », *History and Technology*, 4, p. 13-35.
- Cohen, J. J.** (dir.), 2000, *The Postcolonial Middle Ages*, New York, Palgrave Macmillan.
- Coste, F., Mussou, A.**, 2018, « De quoi le Moyen Âge est-il le laboratoire ? », *Fabula-LhT*, 20, *Le Moyen Âge pour laboratoire*, DOI : 10.58282/lht.2111.
- Cousin, V.**, 1840, *Cours de philosophie. Histoire de la philosophie. Introduction à la philosophie*, vol. 1, Bruxelles, Vandooren.
- Crombie, A. C.**, 1953, *Robert Grosseteste and the Origins of Experimental Science, 1100-1700*, Oxford, Clarendon Press.
- Crombie, A. C.**, 1994, *Styles of Scientific Thinking in the European Tradition. The History of Argument and Explanation Especially in the Mathematical and Biomedical Sciences and Arts*, Londres, Duckworth & Company.
- Cuvillier, A.**, 1954, « Les "Leçons de sociologie" d'Émile Durkheim », *Les Études philosophiques*, 9 (2), p. 174-186.
- Dagenais, J., Greer, M. R.** (2000), « Decolonizing the Middle Ages. Introduction », *Journal of Medieval and Early Modern Studies*, 30 (3), p. 431-448.
- Dann, O.** (éd.), 1983, *Religion – Kunst – Vaterland. Der Kölner Dom im 19. Jahrhundert*, Cologne, Bachem.
- Davis, K.**, 2008, *Periodization and Sovereignty. How Ideas of Feudalism and Secularization Govern the Politics of Time*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press.
- Davis, K.**, 2015, « Timelines. Feudalism, Secularity and Early Modernity », *South Asia: Journal of South Asian Studies*, 38 (1), p. 69-83.
- Davis, K., Altschul, N.** (dir.), 2010, *Medievalisms in the Postcolonial World. The Idea of « the Middle Ages » Outside Europe*, Baltimore, Johns Hopkins University Press.
- Depretto, C.** (dir.), 1997, *L'héritage de Bakhtine*, Talence, Presses universitaires de Bordeaux.
- Di Carpegna Falconieri, T., Savy, P., Yawn, L.** (éd.), 2021, *Moyen Âge sans frontières. Une conversation sur le médiévalisme*, Rome, École française de Rome.
- Dodds Pennock, C., Power, A.**, 2018, « Globalizing Cosmologies », *Past & Present*, 238, Supplement 13, p. 88-115.
- Duhem, P.**, 1909, *Un fragment inédit de l'Opus tertium de Roger Bacon*, Quaracchi, Ad Claras Aquas.

- Duns Scotus**, J., 1639, *Opera omnia*, éd. par L. Wadding, vol. 1, Lyon, Durand, 1639.
- Durand-Le Guern**, I., 2001, *Le Moyen Âge des romantiques*, Rennes, Presses universitaires de Rennes.
- Eco**, U., 1986 [1973], « Dreaming of the Middle Ages », dans Eco, U., *Faith in Fakes. Travels in Hyperreality*, traduit de l'italien par W. Weaver, Londres, Vintage, p. 61-72.
- Elias**, N., 1987, *Die Gesellschaft der Individuen*, Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp.
- Elias**, N., 1991, *La société des individus*, Paris, Fayard.
- Ertl**, Th., **Oschema**, K., 2021, « Les études médiévales après le tournant global », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 76 (4), p. 787-801.
- Escudier**, A., 2009, « "Temporalisation" et modernité politique. Penser avec Koselleck », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 64 (6), p. 1269-1301.
- Ferguson**, W. K., 1950 [1948], *La Renaissance dans la pensée historique*, traduit par J. Marty, Paris, Payot.
- Findley-White**, E., **Logan**, R. K., 2016, « Acoustic Space, Marshall McLuhan and Links to Medieval Philosophers and Beyond. Center Everywhere and Margin Nowhere », *Philosophies*, 1 (2), p. 162-169.
- Fontbonne**, A., 2023, *Introduction à la sociologie médiévale*, Paris, CNRS Éditions.
- Fraisse**, L., 2014 [1990], *L'œuvre cathédrale. Proust et l'architecture médiévale*, Paris, Classiques Garnier.
- Funkenstein**, A., 2018 [1986], *Theology and the Scientific Imagination from the Middle Ages to the Seventeenth Century*, Princeton, Princeton University Press.
- Geary**, P.J., 2006 [2002], *Quand les nations refont l'histoire. L'invention des origines médiévales de l'Europe*, traduit de l'anglais par J.-P. Ricard, Paris, Flammarion.
- Ginzburg**, C., 1996, « Making Things Strange. The Prehistory of a Literary Device », *Representations*, 56, p. 8-28.
- Grabmann**, M., 1926, *Mittelalterliches Geistesleben. Abhandlungen zur Geschichte der Scholastik und Mystik*, vol. 1, Munich, Heuber.
- Graceffa**, A., 2019, « Compte-rendu de Robert E. Lerner, *Ernst Kantorowicz : A Life* », *Revue d'histoire des sciences humaines*, 35, p. 259-263, DOI : 10.4000/rhsh.4315.
- Groeber**, V., 2008, *Das Mittelalter hört nicht auf. Über historisches Erzählen*, Munich, Beck.
- Groeber**, V., 2018, *Retroland. Geschichtstourismus und die Sehnsucht nach dem Authentischen*, Francfort-sur-le-Main, S. Fischer.
- Guerreau**, A., 2001, *L'avenir d'un passé incertain. Quelle histoire du Moyen Âge au XXI^e siècle ?*, Paris, Éditions du Seuil.
- Gueux**, M., 2018, *Le Moyen Âge comme Idéal-temps chez Auguste Comte. Nature, nécessité et résurrection du pouvoir spirituel*, mémoire de master en sciences sociales des religions, Paris, EHESS.
- Guillemet**, P., 2022, *L'œil et la pierre. John Ruskin et le Gothic Revival. Le gothique comme outil de la critique sociale, Grande-Bretagne, 1837-1919*, thèse de doctorat en histoire, Paris, Université Gustave Eiffel.
- Guyot-Bachy**, I., **Moeglin**, J.-M. (dir.), 2015, *La naissance de la médiévistique. Les historiens et leurs sources en Europe (XIX^e-début du XX^e siècle)*, Genève, Droz.
- Hartog**, F., 2003, *Régimes d'historicité. Présentisme et expériences du temps*, Paris, Éditions du Seuil.
- Haskell**, F., 2002, *Le musée éphémère. Les maîtres anciens et l'essor des expositions*, Paris, Gallimard.
- Hasse**, D. N., 2021, *Was ist europäisch ? Zur Überwindung kolonialer und romantischer Denkformen*, Francfort-sur-le-Main, Reclam.
- Havelock**, E. A., 1986, *The Muse Learns to Write. Reflections on Orality and Literacy from Antiquity to the Present*, New Haven, Yale University Press.
- Hegel**, G. W. F., 1875, *Esthétique*, traduit par Ch. Bénard, vol. 1, Paris, Germer-Baillière.

Heidegger, M., 1916, *Die Kategorien und Bedeutungslehre des Duns Scotus*, Tübingen, Mohr.

Heidegger, M., 1983 [1929-1930], *Die Grundbegriffe der Metaphysik. Welt, Endlichkeit, Einsamkeit*, Francfort-sur-le-Main, Klostermann.

Höltenschmidt, E., 2000, *Die Mittelalter-Rezeption der Brüder Schlegel*, Paderborn, Schnöningh.

Hulak, F., 2013, « L'avènement de la modernité. La commune médiévale chez Max Weber et Émile Durkheim », *Archives de philosophie*, 76 (4), p. 553-569.

Hulak, F., 2021, *Depuis la commune. Histoires critiques des sociétés modernes*, mémoire inédit d'habilitation à diriger des recherches, sous la garantie de Bruno Karsenti, Paris, EHESS.

Hulak, F., 2023, *L'histoire libérale de la modernité. Race, nation, classes*, Paris, Presses universitaires de France.

Iversen, J., 2002, « Europe and European Culture. A Conceptual Analysis », *European Societies*, 4 (1), p. 1-26.

Innis, H. A., 2007 [1950], *Empire and Communications*, Lanham, Rowman & Littlefield.

logna-Prat, D., 2011, « Maurice Halbwachs ou la mnémotopie. "Textes topographiques et inscription spatiale de la mémoire" », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 66 (3), p. 821-837.

logna-Prat, D., 2016, *Cité de Dieu, cité des hommes. L'Église et l'architecture de la société, 1200-1500*, Paris, Presses universitaires de France.

logna-Prat, D., **Rauwel**, A., 2020, « Introduction. Reconfigurations socio-religieuses post-révolutionnaires », *Archives de sciences sociales des religions*, 190, *Autour de Comte et Saint-Simon*, p. 11-26.

Karsenti, B., 2013, *D'une philosophie à l'autre. Les sciences sociales et la politique des modernes*, Paris, Gallimard.

Kohn, E., 2015, « Anthropology of Ontologies », *Annual Review of Anthropology*, 44, p. 311-327.

König-Pralong, C., 2015, « L'empire de la doctrine. Théologie versus sens commun », dans Genet, J.-Ph. (dir.), *Vérité et crédibilité. Construire la vérité dans le système de communication de l'Occident (XIII^e-XVII^e siècle)*, Paris, Publications de la Sorbonne, p. 95-113.

König-Pralong, C., 2016, *Médiévisme philosophique et raison moderne. De Pierre Bayle à Ernest Renan*, Paris, J. Vrin.

König-Pralong, C., 2019, *La colonie philosophique. Écrire l'histoire de la philosophie aux XVIII^e-XIX^e siècles*, Paris, Éditions de l'EHESS.

König-Pralong, C., 2020, « Philosophiefeindlichkeit und konservatives Denken : Karl Wittes Dante », *Deutsches Dante-Jahrbuch*, 95, p. 117-130.

König-Pralong, C., 2023, « La science arabe en Allemagne de l'Est. Une histoire du matérialisme athée », *Communications*, 113, *Le mythe de la science*, dirigé par A. Romano, p. 149-159.

Koselleck, R., 2015 [1989], *Vergangene Zukunft. Zur Semantik geschichtlicher Zeiten*, Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp.

Koyré, A., 1923, *L'idée de Dieu dans la philosophie de saint Anselme*, Paris, Ernest Leroux.

Koyré, A., 1956, « Les origines de la science moderne : une interprétation nouvelle », *Diogène*, 16, p. 14-42.

Koyré, A., 1956, « The Origins of Modern Science. A New Interpretation », *Diogenes*, 4 (16), p. 1-22.

Koyré, A., 1957, *From the Closed World to the Infinite Universe*, Baltimore, Johns Hopkins University Press.

Koyré, A., 2016 [1986], *De la mystique à la science. Cours, conférences et documents, 1922-1962*, nouvelle éd. revue et augmentée par P. Redondi, Paris, Éditions de l'EHESS.

Le Boulluec, A., **Roessli**, J.-M., **Sère**, B., **Terrier**, M., 2019, « Hérésie », dans Azria, R., Hervieu-Léger, D., logna-Prat, D. (dir.), *Dictionnaire des faits religieux*, Paris, Presses universitaires de France, p. 504-518.

Le Goff, J., 1957, *Les intellectuels au Moyen Âge*, Paris, Éditions du Seuil.

- Le Goff**, J., 2004, *Un long Moyen Âge*, Paris, Taillandier.
- Le Men**, S., 1998, *La cathédrale illustrée de Hugo à Monet. Regard romantique et modernité*, Paris, CNRS Éditions.
- Le Roy Ladurie**, E., 1982 [1975], *Montaillou, village occitan de 1294 à 1324*, éd. revue et corrigée, Paris, Gallimard.
- Lepenies**, W., 2007, *Qu'est-ce qu'un intellectuel européen ?*, Paris, Éditions du Seuil.
- Lilti**, A., 2019, *L'héritage des Lumières. Ambivalences de la modernité*, Paris, Éditions de l'EHESS/Éditions du Seuil/Gallimard.
- Lomas**, K., 2015, « Colonizing the Past: Cultural Memory and Civic Identity in Hellenistic and Roman Naples », dans Hughes, J., Buongiovanni, C. (dir.), 2015, *Remembering Parthenope. The Reception of Classical Naples from Antiquity to the Present*, Oxford, Oxford University Press, p. 64-84.
- Mack**, R., 2008, « Horace Walpole and the Objects of Literary History », *ELH*, 75 (2), p. 367-387.
- Masseau**, D. (dir.), 2017, *Dictionnaire des anti-Lumières et des antiphilosophes (France, 1715-1815)*, Paris, Honoré Champion, 2 vol.
- McGrath**, S. J., 2006, *The Early Heidegger and Medieval Philosophy. Phenomenology for the Godforsaken*, Washington (D.C.), Catholic University of America Press.
- McLuhan**, M., 2006 [1943], *The Classical Trivium. The Place of Thomas Nashe in the Learning of his Time*, éd. par W. T. Gordon, Corte Madera, Gingko Press.
- McLuhan**, M., 2011 [1962], *The Gutenberg Galaxy*, Toronto, University of Toronto Press.
- McMahon**, D. M., 2001, *Enemies of the Enlightenment. The French Counter-Enlightenment and the Making of Modernity*, Oxford, Oxford University Press.
- Mitchell**, J., 1987, *Scott, Chaucer and Medieval Romance. A Study in Sir Walter Scott's Indebtedness to the Literature of the Middle Ages*, Lexington, University Press of Kentucky.
- Moore**, I. A., 2019, *Eckhart, Heidegger, and the Imperative of Releasement*, Albany, State University of New York Press.
- Moos**, P. von, 1996, « Muratori et les origines du médiévisme italien », *Romania*, 453-454, p. 203-224.
- Moran**, P., 2016, « Marshall McLuhan : un spectre hante-t-il les études médiévales canadiennes ? », *Perspectives médiévales*, 37 : DOI : 10.4000/peme.9930.
- Morey**, Ch. R., 1942, *Medieval Art*, New York, W. W. Norton and Company.
- Murdoch**, J. E., 1991, « Pierre Duhem and the History of Late Medieval Science and Philosophy in the Latin West », dans Imbach, R., Maierù, A. (dir.), *Gli studi di filosofia medievale fra otto e novecento*, Rome, Edizioni di storia e letteratura, p. 253-302.
- Oexle**, O. G., 1992, « Les groupes sociaux du Moyen Âge et les débuts de la sociologie contemporaine », traduit par F. Chaix, *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, 47 (3), p. 751-765.
- Osterhammel**, J., 2020 [2009], *Die Verwandlung der Welt. Eine Geschichte des 19. Jahrhunderts*, Munich, Beck.
- Passeron**, J.-C., 1986, « Hegel ou le passager clandestin. La reproduction sociale et l'histoire », *Esprit*, 115, p. 63-81.
- Paul**, H., 2008, « A Weberian medievalist : Hayden White in the 1950s », *Rethinking History*, 12 (1), p. 75-102.
- Peirce**, Ch. S., 1984 [1869], « Ockam. Lecture 3 », dans Moore, E. C. *et al.* (éd.), *Writings of Charles S. Peirce. A Chronological Edition*, vol. 2 : 1867-1871, Bloomington, Indiana University Press, p. 317-336.
- Power**, A., 2018, « *Per lumen sapientiae* : Roger Bacon and the Struggle for a Hegemonic Rationality », dans König-Pralong, C., Meliaddò, M., Radeva, Z. (dir.), *"Outsiders" and "Forerunners". Modern Reason and Historiographical Births of Medieval Philosophy*, Turnhout, Brepols, p. 123-164.

- Prettejohn**, E., 2000, *The Art of the Pre-Raphaelites*, Princeton, Princeton University Press.
- Previtali**, G., 1989 [1964], *La fortuna dei Primitivi. Dal Vasari ai Neoclassici*, Turin, Einaudi.
- Proust**, M., 2022 [1904], « La mort des cathédrales », *Essais*, éd. publiée sous la direction d'A. Compagnon, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, p. 251-264.
- Recht**, R., 1974, *L'Alsace gothique de 1300 à 1365. Étude d'architecture religieuse*, Colmar, Alsatia.
- Recht**, R., 2016, *Revoir le Moyen Âge. La pensée gothique et son héritage*, Paris, Picard.
- Recht**, R., 2020, *Goethe à Strasbourg (1770-1771). L'éveil d'un génie*, catalogue d'exposition, Strasbourg, Musées de Strasbourg/ Bibliothèque nationale et universitaire.
- Ricklin**, Th., 2004, « Giovanni Andrea Bussi und die *media tempestas* oder was die Geschichte von einem Esel lehrt », *Internationale Zeitschrift für Philosophie*, 2, p. 5-47.
- Sangeeta**, S., **Menon**, M., **Kumar Dutta**, P., **Pati**, B., **Barik**, R., **Chopra**, R., **Dutta**, P., **Prasad**, S., 1984, « *Subaltern Studies II*. A Review Article », *Social Scientist*, 12 (10), p. 3-41.
- Schlögl**, R., **Kirsch**, Th. G., **Weltecke**, D. (dir.), 2015, *Religion als Prozess. Kulturwissenschaftliche Wege der Religionsforschung*, Leyde/ Paderborn, Brill/Schöningh.
- Schmitt**, J.-C., 2016, *Les rythmes au Moyen Âge*, Paris, Gallimard.
- Semper**, G., 1860, *Der Stil in der technischen und tektonischen Kunst*, Francfort-sur-le-Main, Verlag für Kunst und Wissenschaft.
- Spiegel**, G. M., 2013, « Above, About and Beyond the Writing of History. A Retrospective View of Hayden White's *Metahistory* on the 40th Anniversary of its Publication », *Rethinking History*, 17 (4), p. 492-508.
- Stahuljak**, Z., 2020, *Médiéval contemporain. Pour une littérature connectée*, Paris, Macula.
- Thiesse**, A.-M., 2001 [1999], *La création des identités nationales. Europe XVIII^e-XIX^e siècle*, Paris, Éditions Points.
- Thorndike**, L., 1914, « Roger Bacon and Experimental Method in the Middle Ages », *Philosophical Review*, 23 (3), p. 271-298.
- Tocqueville**, A. de, 1866, *L'Ancien Régime et la Révolution, Œuvres complètes*, vol. IV, Paris, Michel Lévy.
- Uhlig**, M., 2014, « Quand "Postcolonial" et "Global" riment avec "Médiéval" : sur quelques approches théoriques anglo-saxonnes », *Perspectives Médiévales. Revue d'épistémologie des langues et littératures du Moyen Âge*, 35, DOI : 10.4000/peme.4400.
- Venturi**, L., 1972, *Il gusto dei Primitivi*, Turin, Einaudi.
- Viso**, I. M., **Rao**, R., 2022, « Communs et dynamiques de pouvoir dans l'Europe du Sud médiévale. Une comparaison entre l'Italie du Nord et le plateau du Duero (VII^e-XV^e siècle) », traduit par A. Heudre, *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 77, p. 511-542.
- Watts**, E., 2020, *Colonizing the Past. Myth-Making and Pre-Columbian Whites in Nineteenth-Century American Writing*, Charlottesville, University of Virginia Press.
- White**, H. V., 1966, « The Burden of History », *History and Theory*, 5 (2), p. 111-134.
- White**, H. V., 1973, *Metahistory. The Historical Imagination in Nineteenth-Century Europe*, Baltimore, Johns Hopkins University Press.
- Zékian**, S., 2011, « Siècle des lettres contre siècle des sciences : décisions mémorielles et choix épistémologiques au début du XIX^e siècle », *Fabula-LhT*, 8, *Le partage des disciplines*, DOI : 10.58282/lht.234.
- Zékian**, S., 2023, *La littérature mise à prix. L'Académie française et son concours d'éloquence, 1830-1914*, mémoire inédit d'habilitation à diriger des recherches, sous la garantie de Claude Millet, Paris, Université Paris-Cité.